

# LE VERDICT DES APPARNCENCES



*Studio Pink*

# **Le Verdict des Apparences**

*Par Studio Pink*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Affrontement Glacial	4
Chapitre 2 : Le Masque se Fissure	10
Chapitre 3 : L'Interrogatoire à Vif	16
Chapitre 4 : L'Ombre du Doute	21
Chapitre 5 : Rencontre Hors-Cadre	27
Chapitre 6 : Confidences Nocturnes	33
Chapitre 7 : La Tension Insupportable	38
Chapitre 8 : Le Premier Baiser	44
Chapitre 9 : Le Lendemain Cruel	49
Chapitre 10 : Le Dilemme Moral	55
Chapitre 11 : Le Piège se Referme	61
Chapitre 12 : Le Gouffre de la Séparation	67
Chapitre 13 : Le Sacrifice	72
Chapitre 14 : Le Verdict des Cœurs	77
Chapitre 15 : L'Aube d'une Alliance	82

# Chapitre 1

## L'Affrontement Glacial

Voici le chapitre premier de votre roman.

\*\*\*

### CHAPITRE 1 : L'AFFRONTMENT GLACIAL

L'air du Palais de Justice de Paris avait une odeur particulière, un mélange de cire d'abeille séculaire, de papier froid et d'angoisse latente. Pour Éléonore Vasseur, c'était l'odeur de la fin d'un monde. Elle lissa sa jupe tailleur d'un geste mécanique, sentant le grain rugueux du tissu sous ses doigts glacés. À trente-deux ans, elle n'avait jamais pensé que sa vie se résumerait à l'attente d'un verdict, assise sur un banc de chêne dont la dureté semblait vouloir lui briser les reins.

Elle redressa le menton. Elle savait ce qu'ils voyaient tous : une femme de marbre. Une héritière déchue, trop élégante pour être honnête, trop calme pour être innocente. Ses cheveux châtain étaient tirés en un chignon si serré qu'il en devenait douloureux, et ses yeux gris, d'habitude orageux, étaient devenus deux lacs de glace fixe.

C'est alors qu'elle le vit.

Il entra dans la salle d'audience comme on entre dans une arène : avec la certitude tranquille du prédateur qui connaît déjà l'issue du combat. Gabriel Stern. Le procureur dont le nom seul faisait trembler les corrompus et les amants de l'ombre. Il portait sa robe noire comme une armure de cuirassier, ses larges épaules découpant une silhouette autoritaire dans la lumière crue qui tombait des hautes fenêtres.

Leurs regards se percutèrent.

Ce ne fut pas un simple contact visuel. Ce fut un choc thermique. Éléonore sentit un frisson électrique remonter le long de sa colonne vertébrale. Gabriel ne la regardait pas comme une accusée ordinaire. Il la disséquait. Ses yeux, d'un bleu sombre, presque marine, étaient empreints d'un mépris si pur qu'elle en eut le souffle coupé.

*\*Bourreau.\** La pensée traversa l'esprit d'Éléonore comme une flèche. Cet homme n'était pas là pour la justice. Il était là pour le scalp. Il représentait cette morgue administrative, cette certitude masculine et arrogante que les apparences sont la seule vérité.

Gabriel, de son côté, s'arrêta un instant à la barre. Il sentit l'odeur de la jeune femme avant même de l'entendre bouger. Un parfum de gardénia et de poivre, sophistiqué, entêtant, presque indécent dans ce lieu de pénitence. Pour lui, tout chez Éléonore Vasseur criait la culpabilité. Cette façon de ne pas baisser les yeux, cette peau trop pâle qui semblait ne jamais avoir connu la sueur de l'effort, cette bouche pincée qui gardait jalousement des secrets que lui seul saurait arracher.

*\*Criminelle de luxe.\** Il la voyait déjà derrière les barreaux. Il aimait briser ce genre de certitudes. Il aimait voir les masques de porcelaine se fissurer sous le poids des preuves.

— La séance est ouverte, tonna la voix du juge.

Le procès commença, mais pour Éléonore, le monde s'était réduit à cet homme. Chaque fois qu'il prenait la parole, sa voix — un baryton riche, profond, qui vibrait jusque dans le plexus de l'accusée — agissait comme un scalpel. Il ne criait pas. Il énonçait des faits avec une précision chirurgicale, transformant chaque coïncidence en preuve accablante.

— Regardez-la, messieurs les jurés, dit-il en se tournant vers elle, un demi-sourire cruel aux lèvres. Voyez ce calme. Est-ce là l'attitude d'une femme injustement accusée, ou celle d'une personne dont le cœur est aussi froid que les diamants qu'elle porte ?

Éléonore sentit la colère bouillonner sous sa peau. Une chaleur sauvage qui contrastait avec le froid de la pièce. Elle se leva, ignorant les murmures de son avocat.

— Ma froideur n'est que le reflet de votre acharnement, Monsieur le Procureur, lança-t-elle, sa voix claire et tranchante comme du verre brisé. Vous cherchez un coupable, pas la vérité. Vous portez votre arrogance comme une décoration, mais elle ne cache que votre incapacité à voir au-delà des évidences qui vous arrangent.

Un silence de mort tomba sur la salle. Gabriel Stern se figea. Il s'approcha lentement du box des accusés, jusqu'à ce qu'ils ne soient séparés que par la rambarde de bois. Il était si près qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps, l'odeur de café noir et de papier neuf qui émanait de lui. Un contraste troublant avec son expression impitoyable.

— La vérité, Madame Vasseur, c'est que vous êtes une énigme que je vais me faire un plaisir de résoudre, murmura-t-il, assez bas pour que seuls les deux puissent l'entendre. Et croyez-moi, je n'aime pas les énigmes qui durent trop longtemps.

— Vous ne résoudrez rien, répliqua-t-elle, ses yeux ancrés dans les siens. Parce que vous avez déjà décidé du dénouement. Vous êtes le bourreau qui juge avant d'avoir aiguisé sa hache.

Il la détailla de haut en bas, un regard lent, presque tactile, qui s'attarda sur la courbe de son cou avant de remonter vers ses lèvres. Un instant, un seul, la haine dans leurs yeux muta en quelque chose de plus sombre, de plus viscéral. Une tension érotique

brutale, née du conflit, une décharge de statique entre deux pôles opposés.

Il se recula brusquement, comme s'il venait de se brûler.

— Nous verrons si votre superbe survit à l'interrogatoire de demain, conclut-il d'un ton sec, avant de retourner à sa place sans lui accorder un regard de plus.

La suspension d'audience fut prononcée quelques minutes plus tard. Éléonore resta immobile, le cœur battant à tout rompre contre ses côtes. Elle regarda Gabriel ramasser ses dossiers. Ses mains étaient larges, fortes, avec des veines saillantes sur le dos. Des mains faites pour tenir les rênes, ou pour serrer un cou.

Elle sortit de la salle, fendant la foule des journalistes comme un navire brise-glace. Elle parvint à s'isoler dans un couloir déshérité du Palais, là où la poussière dansait dans les rayons de soleil. Elle s'appuya contre le mur froid, fermant les yeux.

— Vous devriez éviter de provoquer le procureur.

Elle sursauta. Il était là, à quelques mètres. Il avait enlevé sa robe, apparaissant dans un costume sombre parfaitement ajusté qui soulignait sa carrure athlétique. Sans son vêtement de fonction, il semblait encore plus dangereux. Plus humain, donc plus redoutable.

— Et vous devriez éviter de me traquer dans les couloirs, Monsieur Stern. C'est presque... obsessionnel.

Gabriel avança d'un pas. L'espace entre eux se réduisit dangereusement. Éléonore refusa de reculer. Elle sentit le froissement de la laine de son costume contre son bras. C'était un contact infime, mais il lui fit l'effet d'une brûlure.

— Ce n'est pas de l'obsession, dit-il d'une voix sourde, son regard plongeant dans le

sien avec une intensité insoutenable. C'est de la vigilance. Je sais reconnaître un prédateur quand j'en vois un. Vous avez ce regard, Éléonore. Ce regard de ceux qui pensent être au-dessus des lois parce qu'ils sont trop beaux pour être condamnés.

— Et vous, vous avez le regard de ceux qui jouissent de leur pouvoir, rétorqua-t-elle en faisant un pas vers lui, réduisant la distance à néant. Vous me méprisez parce que je ne tremble pas devant vous. Ça vous insupporte, n'est-ce pas ? De ne pas voir de larmes dans mes yeux ?

Il la surplombait de toute sa hauteur. Il pouvait voir le battement rapide de sa jugulaire, le seul signe de son trouble. Une mèche de cheveux s'était détachée de son chignon parfait. Sans réfléchir, dans un geste qui les surprit tous les deux, il leva la main et la coinça derrière son oreille. Ses doigts effleurèrent sa tempe, une caresse qui ressemblait à une menace.

— Les larmes viendront, murmura-t-il. C'est mon métier de les faire couler.

Elle soutint son regard, bien que ses jambes menacent de se dérober. La haine entre eux était palpable, épaisse, un lien toxique qui les enchaînait l'un à l'autre dans cette arène de pierre.

— Alors vous allez être très déçu, Gabriel. Parce que je n'ai plus de larmes depuis bien longtemps.

Elle se dégagea brusquement et s'éloigna, le bruit de ses talons claquant sur le marbre comme des coups de feu. Gabriel resta planté au milieu du couloir, l'odeur de gardénia flottant encore autour de lui. Il regarda sa main, celle qui avait touché sa peau. Elle tremblait imperceptiblement.

Le procès ne faisait que commencer, mais il savait déjà que ce ne serait pas une simple affaire de justice. C'était une guerre. Et dans cette guerre, le premier qui

baisserait sa garde serait anéanti.

Il serra les poings, les mâchoires contractées. Il allait la briser. Il le fallait. Car si elle était innocente, alors c'était lui qui était le monstre. Et Gabriel Stern ne perdait jamais.

Pourtant, alors qu'elle disparaissait au bout du couloir, il ne put s'empêcher de penser que pour la première fois de sa carrière, le verdict n'était pas la seule chose qui l'obsédait. C'était la femme. Cette créature de glace qui brûlait d'un feu qu'il brûlait d'éteindre... ou d'attiser.

# Chapitre 2

## Le Masque se Fissure

L'air de la salle d'audience était saturé d'électricité statique et d'une odeur de bois ciré qui, ce matin-là, semblait étouffer Gabriel. À travers les hautes fenêtres de la cour d'assises, la lumière crue de dix heures découpait des silhouettes géométriques sur le sol, mais il n'avait d'yeux que pour elle.

Clarisse était assise dans le box des accusés, droite comme une lame, vêtue d'un tailleur en soie anthracite qui semblait être une armure autant qu'un vêtement de deuil. Pas une mèche de ses cheveux d'ébène ne dépassait. Pas un cil ne battait. Elle était cette statue de marbre qu'il s'était promis de briser.

Gabriel ajusta sa robe noire, sentant le poids de l'hermine sur ses épaules. Il se leva. Le silence se fit instantanément, un vide aspirant dans lequel il s'engouffra.

— Madame la Présidente, membres du jury, commença-t-il, sa voix de baryton vibrant dans l'espace confiné. Nous avons entendu les faits. Nous avons vu les preuves. Mais ce que nous n'avons pas encore vu, c'est l'âme derrière ce masque de porcelaine.

Il s'approcha du box. Il s'arrêta à quelques centimètres de la vitre de protection, assez près pour que l'odeur de son propre café matinal se mêle au sillage de gardénia qui émanait d'elle. Un parfum qui, depuis la veille, le hantait comme un remords.

Clarisse tourna lentement la tête vers lui. Ses yeux étaient deux puits d'eau glacée.

— Vous semblez très attachée à l'ordre, Clarisse, murmura-t-il, abandonnant

volontairement le ton formel pour une voix plus basse, presque intime, qui fit frissonner l'assistance. Tout est parfait chez vous. Votre maison, votre alibi... votre silence.

— Le silence est le dernier refuge des innocents qu'on veut lyncher, Monsieur Stern, répondit-elle.

Sa voix était un murmure de soie, mais elle coupait comme un rasoir. Gabriel sourit, un sourire de prédateur qui a enfin trouvé une piste.

— Parlons de la nuit du 14 novembre. Votre mari, l'illustre banquier d'affaires, est retrouvé mort dans son bureau. Une dose létale de digitaline dans son verre de scotch. Et vous... vous étiez dans la pièce d'à côté, en train de lire du Apollinaire. C'est très romanesque.

Il fit un pas de côté, ses doigts effleurant le bois de la barre.

— Mais il y a une chose qui m'intrigue. Un détail insignifiant pour la police, mais fascinant pour moi.

Il sortit de son dossier une photo de la scène de crime. Il ne la montra pas au jury tout de suite. Il la garda face à elle. C'était une photo de la table de chevet de Clarisse, prise le soir du meurtre.

— Sur cette photo, on voit une petite boîte en argent, poursuivit-il. Elle est ouverte. À l'intérieur, il n'y a ni bijoux, ni poison. Juste un ruban de velours bleu, usé jusqu'à la corde. Pourquoi une femme de votre rang, qui possède des parures à faire pâlir la Place Vendôme, garde-t-elle un bout de tissu sans valeur dans son sanctuaire le plus privé ?

Le regard de Clarisse ne dévia pas, mais Gabriel le vit. À la base de sa gorge, là où la

soie du tailleur s'entrouvrait sur une peau diaphane, une pulsation rapide trahit l'accélération de son cœur.

— C'est un souvenir d'enfance, dit-elle froidement. Est-ce un crime d'être nostalgique ?

— Ce ruban n'est pas un souvenir, Clarisse. C'est un nœud coulant.

Il s'approcha encore, réduisant l'espace vital. Il pouvait voir le grain de sa peau, la légère trace de cerne qu'un maquillage expert tentait de camoufler. L'odeur du gardénia devint entêtante, presque suffocante. Il se pencha vers elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle destiné à elle seule.

— Ce ruban appartenait à votre sœur. Celle dont personne ne parle. Celle qui est "partie" il y a quinze ans. Votre mari savait, n'est-ce pas ? Il savait ce qui s'était réellement passé cet été-là, dans la maison du lac. C'est pour cela que vous l'avez tué. Pas pour l'argent. Pour le silence.

Pendant une seconde, le temps se suspendit. Gabriel s'attendait à une explosion de colère, à un déni méprisant.

Mais ce qu'il vit le frappa plus fort qu'un coup de poing.

La main de Clarisse, posée sur le rebord du box, se mit à trembler. Pas un tremblement de peur, mais une secousse profonde, organique. Et alors qu'elle tentait de reprendre contenance, elle fit un geste machinal : elle porta sa main à son poignet gauche, le serrant si fort que ses phalanges devinrent blanches.

Gabriel baissa les yeux. À cause du mouvement, la manche de son tailleur remonta de quelques millimètres.

Sur la peau laiteuse de son poignet, il y avait une marque. Pas une cicatrice ancienne, mais une trace fraîche, une ecchymose jaunâtre et violacée que même le meilleur correcteur ne pouvait plus cacher totalement. Une empreinte de main. Trop large pour être la sienne. Trop brutale pour être accidentelle.

L'esprit de Gabriel, cette machine de guerre juridique si bien huilée, s'enraya brutalement.

Cette marque... elle datait d'avant la mort de son mari. De peu.

Il leva les yeux vers elle. Le masque de Clarisse ne se fissurait pas, il s'effondrait. Dans ses yeux bleus, il ne vit plus l'assassine de sang-froid, mais une terreur si abyssale qu'il en eut le vertige. Elle ne le regardait plus comme un procureur, mais comme un témoin de son agonie.

— Monsieur le Procureur ? l'interpella la Présidente, étonnée par son silence prolongé. Avez-vous une autre question ?

Gabriel ouvrit la bouche, mais aucun mot ne sortit. L'arôme de gardénia semblait maintenant chargé d'une note métallique, celle du sang ou de la peur. Tout son réquisitoire, toute sa certitude que Clarisse était le "monstre" de l'histoire, volèrent en éclats.

S'il avait raison sur le mobile — le secret sur sa sœur —, il s'était peut-être trompé sur le rôle. Et si elle n'avait pas tué pour se taire, mais pour survivre ? Et si ce ruban bleu n'était pas un trophée, mais le seul lien qui la rattachait encore à une humanité qu'on lui avait arrachée ?

Il se rappela ses propres mots : *"Si elle est innocente, alors c'est moi qui suis le monstre."*

Un frisson glacé remonta le long de sa colonne vertébrale. Il sentit le regard du public, de la presse, du jury, tous suspendus à ses lèvres, attendant le coup de grâce. Il était Gabriel Stern. Il ne perdait jamais. Il n'avait qu'à poser la question suivante, à pointer du doigt cette faiblesse, à l'accuser d'avoir utilisé sa propre victimisation comme un outil de manipulation.

Clarisse le fixait, immobile. Elle ne demandait pas pitié. Elle attendait qu'il l'achève. C'était un défi, ou peut-être une reddition.

Gabriel resserra sa main sur le dossier, le papier se froissant sous la pression. Son cœur cognait contre ses côtes avec une violence qu'il ne s'expliquait pas. Ce n'était plus de la justice. C'était quelque chose d'organique, de viscéral. Il voulait la détruire, oui, mais il voulait aussi l'arracher à ce box, effacer cette marque sur son poignet, comprendre pourquoi cette femme de glace dégageait une chaleur de brasier.

— Non, murmura-t-il enfin, sa voix soudainement enrouée.

Il se tourna vers la Présidente, l'expression étrangement absente, le regard fuyant celui de Clarisse.

— Pas d'autres questions... pour le moment.

Il retourna s'asseoir, le bruit de sa robe froissant le sol lui paraissant assourdissant. Il ne regarda pas la défense, ni ses assistants qui murmuraient entre eux, stupéfaits par ce retrait soudain.

Il fixa ses mains posées sur la table. Elles ne tremblaient pas, contrairement à celles de Clarisse. Mais à l'intérieur, quelque chose s'était brisé. Le doute, ce poison lent, venait de s'insinuer dans ses veines.

Il jeta un dernier coup d'œil vers le box. Clarisse avait rabaisé sa manche. Elle avait

repris sa pose de statue. Mais alors qu'elle détournait les yeux, il crut voir, l'espace d'un battement de cœur, une lueur d'incrédulité dans son regard. Comme si elle n'avait pas prévu qu'il puisse voir l'humaine sous l'accusée.

Le procès continuait, mais pour Gabriel, le monde venait de changer d'axe. Il ne s'agissait plus de gagner. Il s'agissait de savoir si, en voulant briser Clarisse, il n'était pas en train de finir le travail que son mari avait commencé.

Et pour la première fois de sa vie, Gabriel Stern eut peur de la vérité. Car la vérité n'avait pas l'odeur du papier et de la loi. Elle avait l'odeur du gardénia et le goût amer d'un regret qu'il n'avait pas encore le droit d'éprouver.

# Chapitre 3

## L'Interrogatoire à Vif

Chapitre : L'Interrogatoire à Vif

L'air de la salle d'audience était devenu solide. Une masse compacte de poussière dansante, de relents de cire d'abeille et de cette sueur froide que secrètent les condamnés. Gabriel Stern se leva. Le froissement de sa robe noire contre le bois du banc résonna comme un coup de tonnerre dans le silence suspendu.

Il s'avança vers la barre, non plus comme un prédateur fondit sur sa proie, mais comme un homme marchant sur un lac gelé, conscient que chaque pas pouvait être le dernier avant l'abîme. Il sentait l'odeur du gardénia. Ce n'était pas un parfum, c'était un avertissement. Une fragrance florale, presque écoeurante à force d'être pure, qui flottait autour de Clarisse comme un linceul de soie.

Il s'arrêta à deux mètres d'elle. Elle ne bougea pas. Elle était cette statue d'ivoire qu'il avait tenté de dynamiter depuis le début du procès. Mais maintenant qu'il avait vu la fêlure sous sa manche — ce bleu violacé, souvenir muet d'une violence qu'il n'avait pas inscrite à son dossier — l'ivoire lui semblait tragiquement humain.

— Madame de Villeroy, commença-t-il, sa voix plus sourde qu'à l'accoutumée. Reprenons là où nous nous sommes arrêtés. La nuit du 14 mars.

Clarisse leva les yeux. Ses iris étaient d'un gris d'orage, limpides et pourtant impénétrables. Un léger sourire étira ses lèvres, une expression qui n'avait rien de joyeux. C'était le sourire d'un duelliste qui reconnaît l'acier de l'adversaire.

— Vous voulez encore parler de la trajectoire de la balle, Maître ? Ou préférez-vous dissenter sur l'angle de ma culpabilité ?

— Je préfère parler de la trajectoire de votre silence, répliqua Gabriel, faisant un pas de plus. Vous avez appelé la police à 23h12. Votre mari a été déclaré mort à 22h45. Qu'avez-vous fait pendant ces vingt-sept minutes ? Vous avez contemplé votre œuvre ? Ou vous avez attendu que le parfum du sang se dissipe pour que le gardénia reprenne ses droits ?

Le public retint son souffle. L'attaque était directe, brutale. Mais Clarisse ne cilla pas. Elle inclina légèrement la tête, un mouvement d'une grâce insupportable.

— J'ai ouvert les fenêtres, Gabriel.

L'utilisation de son prénom, bien que techniquement interdite, passa comme un frisson électrique dans l'échine du procureur. Elle l'avait jeté comme un gant.

— Pourquoi ? demanda-t-il, sa voix tombant d'un octave.

— Parce que la mort a une odeur de métal rouillé. Et que mon mari détestait le désordre. Je voulais que la pièce soit... présentable. Pour lui. Pour vous.

— Présentable, répéta-t-il avec une ironie mordante. On ne range pas une scène de crime comme on prépare un salon pour le thé. On ne reste pas vingt-sept minutes face à un cadavre sans pleurer, sans hurler, sans appeler à l'aide. À moins que ce cadavre ne soit la seule chose qui vous apporte enfin la paix.

Il s'appuya sur le rebord du box, réduisant encore la distance. Il pouvait voir le battement rapide de la carotide de Clarisse. Elle avait peur, mais cette peur se transformait en quelque chose d'autre : une excitation intellectuelle, un défi jeté à la face de la justice.

— La paix est un concept que les hommes de loi ne comprennent pas, dit-elle d'une voix claire qui semblait glisser sur la peau de Gabriel. Vous vivez dans le conflit. Vous vous nourrissez de la faute. Vous me regardez et vous voyez une veuve noire. Mais dites-moi, Maître Stern... qu'est-ce que vous voyez quand vous fermez les yeux et que vous repensez à ce que vous avez aperçu sous ma manche tout à l'heure ?

Le coup fut porté en plein cœur. Gabriel sentit ses paumes devenir moites. Le reste de la salle — le juge, les jurés, les greffiers — s'effaça dans un flou cinématographique. Il n'y avait plus que ce rectangle de bois, l'odeur entêtante du gardénia et ce secret partagé qui brûlait entre eux.

— Je vois une preuve, finit-il par dire, bien que ses lèvres trahissent une hésitation. Une preuve que la victime n'était peut-être pas celle qu'on croit.

— Alors pourquoi continuez-vous à m'attaquer ? Pourquoi ce désir de me briser ? Est-ce la loi que vous servez, ou votre propre besoin de dominer une femme qui refuse de se soumettre à votre narration ?

Gabriel laissa échapper un rire bref, sec.

— Vous êtes brillante, Clarisse. C'est votre plus grand crime. Vous jouez avec les mots comme d'autres avec des scalpels. Vous voulez que je sois le bourreau pour ne pas avoir à être la coupable. C'est une tactique de défense classique. Le transfert.

— Et vous ? répliqua-t-elle, ses yeux s'ancrant dans les siens avec une intensité qui lui coupa le souffle. Vous ne transférez rien ? Ce zèle... cette haine presque charnelle que vous me portez depuis le premier jour. Est-ce vraiment de la justice ? Ou est-ce que, dans une autre vie, vous auriez voulu être celui pour qui j'ouvre les fenêtres ?

Le silence qui suivit fut poisseux. Gabriel sentit le sang lui monter au visage. Elle

venait de briser la barrière professionnelle, d'entrer par effraction dans sa psyché avec une effronterie sauvage. Et le pire, c'était qu'il ne voulait pas l'en chasser. Il était fasciné par la précision de ses attaques, par cette intelligence qui semblait danser sur le fil d'un rasoir.

— Nous ne sommes pas dans une autre vie, Madame de Villeroy, murmura-t-il, si bas que seul le micro de la barre put saisir le frisson de ses paroles. Nous sommes dans celle-ci. Celle où vous risquez la perpétuité.

Il se rapprocha encore, au point de sentir la chaleur qui émanait de son corps. S'il tendait la main, il pourrait toucher le col de sa robe. Il vit ses pupilles se dilater.

— Alors finissez-en, dit-elle dans un souffle. Posez la question que vous mourrez d'envie de poser. Celle qui n'est pas dans vos notes de procédure.

Gabriel ferma les yeux une seconde. L'image de la blessure sur son bras revint, lancinante. Il imagina la main de Villeroy, cet homme respecté de tous, se refermant sur cette chair fragile. Il vit la douleur, la solitude, et enfin, l'éclair du coup de feu.

— Est-ce qu'il vous a fait mal ce soir-là ? demanda-t-il enfin, non plus en procureur, mais en homme cherchant une issue.

Clarisse ne répondit pas tout de suite. Elle le dévisagea, et pour la première fois, le masque tomba. Ce n'était pas de la tristesse, mais une reconnaissance mutuelle. Deux solitudes qui se reconnaissaient à travers le prisme d'une tragédie.

— Il m'a fait mal chaque jour pendant dix ans, Gabriel. Mais la seule fois où j'ai vraiment souffert, c'est quand j'ai réalisé que personne, pas même un homme avec votre regard, ne voudrait voir au-delà de la surface.

Elle tendit le bras vers lui, doucement, sans toucher le bois du box. Un geste d'une

intimité dévastatrice en plein tribunal.

— Vous cherchez la vérité dans les faits, continua-t-elle. Mais la vérité est sensorielle. Elle est dans ce que vous ressentez en ce moment même. Cette peur de me croire. Ce désir de m'absoudre. C'est cela, votre verdict.

Gabriel recula brusquement, comme s'il venait de se brûler. Il reprit ses notes, ses mains tremblant imperceptiblement. L'hostilité était toujours là, mais elle s'était muée en une fascination toxique, un lien invisible et indestructible. Il venait de comprendre que, peu importe l'issue du procès, il serait à jamais lié à cette femme. Elle avait hacké son système, infiltré ses doutes.

— Je n'ai plus de questions, Monsieur le Juge, dit-il d'une voix étranglée.

Il retourna s'asseoir, sentant le regard de Clarisse peser sur ses épaules comme une caresse de velours et d'acier. Il ne regarda pas le jury. Il regarda ses propres mains posées sur la table. Elles sentaient le gardénia.

Il sut à cet instant précis que le verdict ne serait pas rendu par la cour, mais par ce silence hurlant qui s'était installé entre eux. Un silence où la culpabilité et l'innocence n'étaient plus que des mots vides, balayés par le souffle d'une rencontre interdite.

Dehors, l'orage grondait enfin. À l'intérieur, Gabriel Stern venait de comprendre que pour sauver Clarisse, il allait devoir se perdre lui-même. Et le pire, c'est qu'il en mourait d'envie.

# Chapitre 4

## L'Ombre du Doute

**\*\*CHAPITRE : L'OMBRE DU DOUTE\*\***

Le silence qui suivit la déposition de Clarisse n'était pas une absence de bruit, mais une présence physique. Une masse dense, électrique, qui pesait sur les tempes de Gabriel Stern. Il regagna son banc, les jambes un peu trop lourdes, les articulations comme soudées par une fatigue soudaine. Sur sa main, le parfum de Clarisse – ce gardénia entêtant, presque funèbre – agissait comme un poison lent. Il ne l'avait pas touchée, pourtant il se sentait marqué au fer rouge.

— La séance est suspendue jusqu'à demain matin, martela le juge.

Le fracas du maillet résonna dans le crâne de Gabriel comme un coup de feu. Autour de lui, la fourmilière judiciaire s'agita. Les murmures du public, le froissement des robes noires, le cliquetis des ordinateurs qu'on referme. Mais lui restait immobile. Il regarda Clarisse se lever. Elle ne lui jeta pas un regard, mais la cambrure de son dos, la manière dont elle lissa sa jupe de soie noire, tout en elle disait : *\*Je t'ai eu.\**

Il quitta la salle d'audience sans un mot pour son assistant, esquivant les journalistes qui se massaient dans les couloirs du palais de justice. Dehors, l'orage avait enfin éclaté. La pluie s'abattait sur Paris avec une violence biblique, lavant le bitume mais ne parvenant pas à dissiper l'odeur de fleurs blanches qui semblait coller à la peau de Gabriel.

Il se réfugia dans son bureau, une pièce exiguë qui puait le papier glacé et le café froid. Il n'alluma pas la lumière. La lueur des lampadaires de la rue, tamisée par la

pluie, projetait des zébrures mouvantes sur les murs chargés de dossiers.

Il était le procureur. Son rôle était de la détruire. De prouver qu'elle avait froidement orchestré la mort de son mari. Mais alors qu'il ouvrait machinalement le carton des scellés n°4 — celui qu'il pensait connaître par cœur — une sensation d'inconfort lui lacéra l'estomac.

Ses doigts tremblaient légèrement en exhumant une enveloppe de papier kraft qu'il n'avait parcourue que du bout des yeux lors de l'instruction. Des photos. Des clichés pris par la police technique dans le coffre-fort de la victime, quelques heures après le drame.

Il en étala une dizaine sur son bureau. Le cadavre, le sang sur le tapis persan, le tisonnier. Et puis, il y avait cette série de clichés d'un carnet intime que le juge d'instruction avait jugé « sans rapport direct avec les faits ».

Gabriel s'approcha, le nez presque collé au papier glacé. Ses yeux brûlaient.

Sur la photo n°112, on voyait une page du carnet de la victime, Marc de Vère. L'écriture était nerveuse, presque illisible. Gabriel utilisa la lampe de son téléphone pour mieux voir. Son cœur rata un battement.

\*« Elle ne sait pas que je sais. Elle croit que le jeu est égal. Mais ce soir, je vais lui montrer ce qu'est le véritable verdict. Elle ne sortira pas de cette maison. Ni vivante, ni morte. »\*

La date. Le 14 novembre. Le soir du meurtre.

Le malaise de Gabriel se mua en une nausée glacée. Jusque-là, la thèse de l'accusation était simple : Clarisse de Vère, la veuve noire, avait assassiné son mari pour hériter d'une fortune colossale et s'émanciper d'un mariage étouffant. Mais ces

mots, écrits par la « victime », dessinaient une tout autre réalité. Marc de Vère n'était pas la proie. Il était le chasseur.

Un frisson lui parcourut l'échine. Si Marc prévoyait de la tuer ce soir-là, alors le geste de Clarisse — ce coup de tisonnier brutal, désespéré — n'était plus un meurtre de sang-froid. C'était une survie.

Mais pourquoi n'avait-elle rien dit ? Pourquoi n'avait-elle pas plaidé la légitime défense ?

— Parce qu'elle veut que je la condamne, murmura-t-il dans l'obscurité.

Il se remémora son regard à la barre. Ce défi. Cette manière de le pousser dans ses retranchements. Elle ne jouait pas l'innocence, elle jouait avec le feu, l'invitant à la brûler. C'était un suicide judiciaire. Ou pire, une mise à l'épreuve.

On frappa à la porte. La silhouette massive du commissaire Meunier se découpa dans l'entrebâillement.

— Stern ? Vous êtes encore là ? Vous avez une mine de déterré.

Meunier entra, allumant la lumière d'un geste brusque. Gabriel eut l'impression d'être pris en flagrant délit d'adultère avec la vérité.

— On a l'avis médical pour la blessure à l'épaule de la petite, dit Meunier en jetant un dossier sur la table. Le légiste confirme : c'est une vieille cicatrice. Elle s'est probablement fait ça en tombant de cheval, comme elle l'a dit.

Gabriel regarda la photo du carnet, puis le visage rubicond du flic. Un instinct protecteur, viscéral et totalement inapproprié, s'empara de lui. S'il montrait cette preuve à Meunier, le flic fouillerait, trouverait peut-être d'autres éléments, et Clarisse

serait sauvée par la procédure. Mais elle perdrait son mystère. Elle redeviendrait une victime ordinaire. Et lui, il perdrait ce lien unique, cette tension qui les unissait dans l'arène du tribunal.

Plus troublant encore : Gabriel réalisa qu'il ne voulait pas que le monde sache. Il voulait garder pour lui le secret de sa vulnérabilité.

— Tout va bien, Meunier, dit-il d'une voix plus ferme qu'il ne le pensait. Je repassais juste les derniers détails.

— Vous l'avez eue aujourd'hui, Stern. Elle a craqué. Demain, vous l'achevez. Le jury est dans votre poche.

— Oui, l'achever, répéta Gabriel comme un automate.

Meunier s'approcha du bureau et fronça les sourcils en voyant les photos étalées. Ses doigts épais s'approchèrent de la n°112.

— C'est quoi ça ? Le carnet du mari ? On n'en a rien tiré, ce type était un malade, un poète raté.

Gabriel sentit une décharge d'adrénaline. D'un geste fluide, presque élégant, il ramassa les clichés et les rangea dans l'enveloppe.

— Rien d'intéressant, en effet. Des délires paranoïaques. Ça n'aiderait qu'à brouiller les pistes.

Meunier haussa les épaules, sortit une cigarette de sa poche, se rappela qu'il était dans un bâtiment public, et la rangea avec un soupir.

— Ne devenez pas sentimental, Stern. Ces femmes-là, elles vous bouffent le foie avec

un sourire en coin. Elle sent bon, elle est belle, mais elle a le cœur aussi froid qu'une morgue.

— Je sais ce qu'elle est, répondit Gabriel, les yeux fixés sur la porte.

Quand Meunier fut parti, Gabriel se rassit. Il sortit à nouveau le cliché n°112. Il l'approcha de la flamme de son briquet. La chaleur frôla ses doigts. Il regarda le papier s'enrouler, noircir, disparaître.

Il venait de commettre un crime professionnel. Il venait de supprimer un élément de preuve crucial.

Pourquoi ? Pour la condamner malgré son innocence ? Ou pour la sauver d'une vérité qu'elle semblait fuir ?

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. La pluie s'était calmée, laissant place à une brume laiteuse qui enveloppait les quais de la Seine. Il se sentait étrangement léger, comme si, en s'enfonçant dans l'illégalité, il s'était enfin rapproché d'elle.

Il imagina Clarisse dans sa cellule de la prison de la Santé. Il la voyait, assise sur son lit de fer, respirant l'odeur du béton humide, son parfum de gardénia luttant contre la puanteur de l'enfermement. Il savait maintenant qu'elle l'attendait. Pas comme un sauveur, mais comme un complice.

Le doute n'était plus sur sa culpabilité. Le doute portait sur lui-même.

Il sortit son téléphone et composa un numéro qu'il connaissait par cœur. Celui de l'avocate de la défense, Maître Arnault.

— C'est Stern. On peut se voir ? Maintenant.

— Une transaction, Procureur ? À cette heure-ci ? La voix de l'avocate était moqueuse, pleine de sous-entendus.

— Non, murmura-t-il en observant son reflet dans la vitre. Un pacte.

Il raccrocha. Son reflet lui renvoyait l'image d'un homme qu'il ne reconnaissait plus. Ses yeux étaient plus sombres, sa mâchoire plus serrée. Il venait de comprendre que pour posséder Clarisse, pour vraiment pénétrer son monde, il devait cesser d'être l'homme de la loi.

Il reprit sa veste, encore humide. L'odeur de fleurs blanches l'enveloppa de nouveau. Ce n'était plus une menace, c'était une promesse.

Dehors, dans la nuit parisienne, l'ombre du doute s'étendait, immense, dévorant tout sur son passage. Gabriel Stern s'y engouffra, prêt à tout perdre, pourvu que le verdict ne les sépare jamais. Car au fond de lui, une certitude monstrueuse venait de naître : il ne voulait pas la justice. Il voulait Clarisse, coûte que coûte, dût-il brûler le code pénal de ses propres mains.

Le jeu ne faisait que commencer. Et cette fois, les règles n'existaient plus.

# Chapitre 5

## Rencontre Hors-Cadre

### CHAPITRE : Rencontre Hors-Cadre

Paris ne dormait pas, elle suffoquait sous une pluie fine, une nappe d'eau tiède qui transformait le bitume du Marais en un miroir noir et distordu. Gabriel Stern marchait, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus, ignorant les taxis qui fendaient les flaques. Dans sa tête, le tumulte du palais de justice s'était tu, remplacé par un bourdonnement sourd, une basse fréquence qui portait un seul nom : Clarisse.

Il bifurqua dans une ruelle étroite, là où l'éclairage public vacillait, fatigué. Il n'avait pas de but, seulement le besoin viscéral de sentir l'humidité contre sa peau pour se prouver qu'il n'était pas en train de se consumer tout entier. C'est alors qu'il la vit.

Elle n'était pas sous les projecteurs d'une salle d'audience. Elle n'était pas encadrée par le bois verni du box des accusés. Elle était là, sous le store rayé d'un bar à vin minuscule nommé \*L'Éclipse\*, luttant avec un briquet qui refusait de s'allumer.

Le décorum vola en éclats. Elle portait un trench-coat trop large pour ses épaules frêles, ses cheveux, d'ordinaire si strictement attachés, s'échappaient en mèches rebelles, alourdies par l'eau. Elle n'était plus la "cliente", la "prévenue", ou le "mystère à résoudre". Elle était une silhouette fragile contre l'immensité de la nuit.

Gabriel s'arrêta à deux mètres d'elle. L'odeur des fleurs blanches — ce parfum de lys et de givre qui le hantait — l'atteignit avant même qu'il ne prononce un mot. Elle traversa la pluie, plus entêtante que jamais, se mélangeant à l'odeur de la poussière mouillée.

— Il faut frotter la molette vers le bas, murmura-t-il d'une voix que la fatigue rendait plus rauque.

Clarisse tressaillit. Elle leva les yeux, et pour la première fois, Gabriel ne vit pas le reflet des néons du tribunal dans ses pupilles. Il vit une lueur sauvage, une panique qui se mua instantanément en une provocation glacée.

— Maître Stern. Vous faites donc aussi dans le conseil technique en dehors des prétoires ?

Elle ne sourit pas, mais le coin de sa bouche frémit. Gabriel fit un pas de plus. L'espace entre eux devint une zone de haute pression. Il pouvait voir les perles d'eau rouler sur son cou, disparaître sous le col de soie de sa chemise. Il eut une envie fulgurante, presque douloureuse, de suivre leur trajet du bout des doigts.

— Le cadre n'est plus le même, Clarisse, dit-il en s'appropriant son prénom pour la première fois. Ici, il n'y a ni juge, ni jury. Juste la pluie.

Il lui prit le briquet des mains. Leurs doigts se frôlèrent. Ce fut une décharge électrique, brève et brutale. La peau de Clarisse était brûlante, contrastant avec le froid de la nuit. Elle ne retira pas sa main tout de suite. Ses yeux fouillèrent le visage de Gabriel, cherchant l'homme de loi, ne trouvant que l'homme tout court.

Il fit jaillir la flamme. Elle s'approcha, protégeant le feu de la paume de sa main. Pendant une seconde, ils furent enfermés dans le cercle de lumière orangée de la petite flamme. Le parfum de lys devint une présence charnelle, étouffante.

— Pourquoi êtes-vous là, Gabriel ? demanda-t-elle après avoir rejeté une bouffée de fumée qui se perdit dans la brume. Vous me suivez ?

— Je fuis. C'est différent.

Elle laissa échapper un rire bref, un son cristallin et amer.

— Vous fuyez votre conscience ? Ou le fait que vous avez envie de détruire tout ce que vous avez mis quinze ans à bâtir pour une femme que vous devriez mépriser ?

L'honnêteté de l'attaque le frappa à l'estomac. Pas de faux-semblants, pas de rhétorique. Elle lisait en lui comme dans un dossier ouvert. Gabriel réduisit encore la distance. Il était si près qu'il sentait la chaleur de son souffle.

— Je ne vous méprise pas, Clarisse. Je vous en veux.

— De quoi ?

— De m'avoir rendu la justice ennuyeuse. De m'avoir rendu le Code pénal dérisoire.

Il posa sa main sur le mur, juste au-dessus de son épaule, l'enfermant dans son ombre. Le tissu humide de son pardessus frôla le sien. On entendait le jazz sourd qui s'échappait du bar, une trompette mélancolique qui pleurait sur un rythme syncopé.

— Regardez-moi, ordonna-t-il doucement.

Elle obéit. Ses yeux étaient d'un gris d'orage, profonds, indéchiffrables. À cet instant, il n'y avait plus de crime, plus de verdict, plus de pacte avec l'avocate de l'ombre. Il n'y avait que la courbe de ses lèvres et le battement frénétique de la veine à son cou.

— Vous ne savez rien de moi, chuchota-t-elle, sa voix se brisant légèrement. Vous ne voyez que ce que vous voulez voir. Une icône à sauver ou à briser.

— Je vois une femme qui a peur d'être aimée pour ce qu'elle est vraiment, répliqua-t-il. Et je vois un homme qui est prêt à devenir un monstre pour qu'on ne vous emmène jamais.

Clarisse lâcha sa cigarette. Elle s'écrasa sur le sol détrempé. Elle tendit une main hésitante, ses doigts effleurant le revers de la veste de Gabriel, avant de remonter vers sa mâchoire. Elle ne le caressa pas, elle l'étudiait, comme on touche une arme dont on ne connaît pas la sûreté.

— Si vous franchissez cette ligne, Gabriel... il n'y aura pas de retour. Vous perdrez tout. Votre nom, votre carrière, votre âme.

— Mon âme est déjà à vous, Clarisse. Elle est restée sur les bancs de la défense le premier jour où vous avez croisé mon regard.

Un frisson la parcourut, et ce n'était pas le froid. Elle se rapprocha imperceptiblement, son front venant presque toucher le sien. À cet instant précis, le "Maître" et la "Clientèle" s'évaporèrent. Ils n'étaient plus que deux atomes dans le chaos parisien, deux solitudes prêtes à entrer en collision frontale.

— Baisez-moi, dit-elle soudain.

Le mot frappa Gabriel comme une gifle. Ce n'était pas une demande romantique, c'était un défi, une sommation. Un test pour voir s'il était vraiment prêt à brûler ses vaisseaux.

Il ne réfléchit pas. Sa main quitta le mur pour s'ancrer dans sa nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux humides. Il l'attira à lui avec une force qui manquait de délicatesse, mais qui débordait de vérité. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un choc de dents et de souffle court.

Ce n'était pas le baiser d'un amant, c'était celui d'un naufragé. Il y avait un goût de tabac, de pluie et de désespoir. Clarisse répondit avec une ferveur sauvage, ses mains griffant le dos de son pardessus, l'attirant encore plus près, comme si elle voulait se fondre en lui pour échapper à son propre destin.

La tension qui s'était accumulée pendant des semaines dans le silence des audiences explosa. C'était viscéral, impur, absolument magnifique dans sa violence. Gabriel sentait le corps de Clarisse contre le sien, souple et vibrant, une promesse de chaos qu'il accueillait à bras ouverts.

Lorsqu'ils se séparèrent, tous deux étaient haletants. Leurs regards ne se lâchaient plus. La pluie continuait de tomber, mais elle semblait maintenant s'évaporer au contact de leur peau chauffée à blanc.

— Le verdict est déjà tombé, n'est-ce pas ? murmura Clarisse, un sourire étrange, presque triste, au coin des lèvres.

Gabriel essuya une trace de rouge à lèvres au coin de sa bouche, le geste était d'une intimité dévastatrice.

— Il n'y a pas de verdict, Clarisse. Il n'y a que nous. Et ce que je vais faire pour vous garder.

Elle fit un pas en arrière, retournant dans l'ombre du store. Elle reprit son masque, mais ses yeux brillaient d'un éclat nouveau, une reconnaissance mutuelle.

— Alors faites attention, Gabriel. Les hommes de loi font de très mauvaises proies.

Elle se détourna et s'enfonça dans la rue, sa silhouette s'effaçant rapidement dans la brume parisienne. Elle ne se retourna pas.

Gabriel resta seul sous la pluie, le cœur battant à tout rompre. Ses mains tremblaient légèrement. Il porta ses doigts à ses lèvres. Il pouvait encore sentir son goût, cette amertume sucrée, et cette odeur de fleurs blanches qui, désormais, ne le quitterait plus jamais.

Il venait de comprendre. La justice était aveugle, mais lui, pour la première fois de sa vie, il voyait clair. Il voyait l'abîme, et il s'apprêtait à y sauter avec le sourire aux lèvres.

Le pacte n'était plus seulement un mot murmuré au téléphone. C'était une cicatrice sur sa peau. Le procès continuerait demain, avec ses avocats, ses juges et son code pénal. Mais ce soir, dans une ruelle du Marais, Gabriel Stern avait cessé d'être un homme de loi.

Il était devenu l'homme de Clarisse. Et le monde allait bientôt apprendre à quel point cela pouvait être dangereux.

# Chapitre 6

## Confidences Nocturnes

CHAPITRE : Confidences Nocturnes

L'air du cabinet de Gabriel Stern avait changé. Ce n'était plus cette atmosphère aseptisée d'encaustique et de papier vieilli, ce parfum de droiture qui rassurait les clients fortunés. Depuis que Clarisse s'était assise sur le rebord de son bureau en acajou, l'espace semblait s'être contracté, saturé par cette odeur de fleurs blanches et de pluie froide qui émanait de sa peau.

À deux heures du matin, le boulevard Malesherbes n'était plus qu'un ruban de bitume luisant sous les réverbères. À l'intérieur, la seule source de lumière provenait d'une lampe banquier dont le dôme de verre vert jetait des reflets émeraude sur les pommettes saillantes de la jeune femme.

— Vous devriez arrêter de regarder la porte, Gabriel, murmura-t-elle sans lever les yeux du dossier étalé devant elle. Personne ne viendra nous sauver. Ni la police, ni votre conscience.

Gabriel s'appuya contre le dossier de son fauteuil, déboutonnant le col de sa chemise. Sa gorge était sèche. Il fixait le mouvement de ses doigts — des ongles courts, sans vernis — qui parcouraient la liste des témoins de l'accusation.

— On a un problème de procédure sur le témoignage de Morel, dit-il d'une voix qu'il aurait voulu plus ferme. S'il maintient sa déposition sur l'heure du crime, le vice de forme que je prépare s'effondrera. Il me faut une preuve qu'il n'était pas sur le quai de la Tournelle à 23h15.

Clarisse laissa échapper un rire bref, un son cristallin qui heurta le silence de la pièce comme un bris de verre. Elle se tourna vers lui, ses yeux sombres sondant les siens avec une intensité insoutenable.

— Morel n'était pas là-bas. Il était dans un sous-sol de la Goutte d'Or, en train de perdre ses économies au poker clandestin. Je peux vous donner l'adresse, le nom du croupier et la marque des cigarettes qu'il fumait. Mais en échange, vous devrez admettre que votre Code Pénal ne sert qu'à caler les tables bancales.

Elle se pencha vers lui. Le frôlement de son manteau de laine encore humide contre son genou envoya une décharge électrique dans tout son corps. Gabriel ne recula pas. Au contraire, il chercha ce contact, cette brûlure.

— Pourquoi vous m'aidez, Clarisse ? Pourquoi maintenant ?

Elle marqua un temps d'arrêt. Son regard se voila, perdant de sa superbe prédatrice. Elle tendit la main et, du bout des doigts, effleura la cicatrice presque invisible qui barrait le dos de la main de Gabriel, un souvenir d'enfance.

— Parce qu'on se ressemble, dit-elle doucement. Vous portez votre armure de soie et de titres, mais dessous, vous êtes aussi fêlé que moi. Vous jouez au Maître, mais vous n'avez jamais été que le petit garçon qui attend que son père lève les yeux de ses codes de lois pour l'aimer.

Gabriel sentit son cœur rater un battement. Elle avait visé juste, en plein dans le mille, là où la chair était encore à vif.

— Mon père n'aimait que l'ordre, répliqua-t-il, la voix étranglée. Le désordre l'effrayait. Un jour, j'ai renversé de l'encre sur un de ses manuscrits originaux. J'avais six ans. Il ne m'a pas frappé. Il a simplement cessé de me parler pendant un mois.

Comme si j'avais cessé d'exister par un simple acte de procédure.

Il plongea son regard dans celui de Clarisse, cherchant une trace de moquerie. Il n'y trouva qu'une mélancolie profonde.

— Au moins, il vous voyait assez pour vous ignorer, dit-elle dans un souffle. Chez moi, le silence était la seule règle de survie. Ma mère disait que les petites filles qui font du bruit attirent les loups. Alors je suis devenue une ombre. J'ai appris à marcher sans faire craquer le parquet, à respirer sans soulever ma poitrine.

Elle s'approcha encore, son visage à quelques centimètres du sien. Il pouvait voir les grains de beauté minuscules qui constellaient son cou, sentir la chaleur qui émanait de son corps malgré la pluie de tout à l'heure.

— Une fois, reprit-elle, j'ai volé un flacon de parfum dans une chambre d'hôtel où mon beau-père m'avait "oubliée". C'était du jasmin. Une odeur de luxe, de liberté. Quand il s'en est aperçu, il m'a brûlé la paume de la main avec sa cigarette pour me rappeler que rien de ce qui est beau ne m'appartiendra jamais sans un prix à payer.

D'un geste lent, presque sacré, elle retourna sa main gauche. Là, au creux de la paume, une petite marque circulaire, blanche, indélébile.

Gabriel s'empara de sa main. Ce n'était plus le geste d'un amant, ni celui d'un avocat. C'était le geste de deux naufragés se cramponnant à la même planche de salut. Il porta sa paume à ses lèvres, embrassant la cicatrice avec une dévotion qui le terrifia.

— Le prix est payé, Clarisse. Je le paierai pour vous. S'il faut brûler ce palais de justice pour que vous soyez libre, je fournirai les allumettes.

Le silence qui suivit fut plus lourd que toutes leurs paroles. La tension dans la pièce était devenue physique, une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture. Les

dossiers de procédure, les preuves, les témoignages... tout cela n'était plus qu'un décor de théâtre s'effondrant devant la vérité de leurs corps.

Clarisse passa sa main libre dans la nuque de Gabriel, ses doigts s'immisçant dans ses cheveux sombres.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, Gabriel Stern. Vous êtes un homme de principes. Je suis l'absence de principes. Je suis le verdict que vous n'avez jamais osé rendre.

— Non, murmura-t-il en réduisant l'espace entre leurs lèvres. Vous êtes la seule chose réelle dans cette mascarade.

Leurs lèvres se rencontrèrent avec une urgence désespérée. Ce n'était pas un baiser de cinéma, c'était un choc, un échange de secrets inavouables. Elle avait un goût de café noir et de danger. Ses mains à lui s'accrochaient à sa taille comme s'il craignait qu'elle ne s'évapore dans la brume du Marais.

Elle se dégagea avec une lenteur calculée, ses yeux brillant d'un éclat nouveau. Elle reprit le dossier de Morel.

— Demain, à l'audience de dix heures, vous poserez la question sur le club de poker. Ne regardez pas le juge. Regardez Morel dans les yeux. Il saura que je vous ai parlé. Il s'effondrera. C'est un lâche, et les lâches détestent que l'on connaisse leurs cachettes.

Gabriel hocha la tête, encore étourdi par la violence de leur échange. Il se sentait léger, délesté de cette droiture qui l'étouffait depuis des années.

— Et après ? demanda-t-il. Après le verdict ?

Clarisse se leva, réajustant son manteau. Elle redevint en un instant cette silhouette insaisissable, cette femme-énigme qui l'avait abordé sous la pluie. Elle se dirigea vers la porte, mais s'arrêta sur le seuil, sa silhouette se découpant contre l'obscurité du couloir.

— Après, Gabriel, nous verrons si vous êtes capable de vivre avec le monstre que vous venez de libérer.

Elle disparut sans un bruit, laissant derrière elle l'odeur entêtante des fleurs blanches et le silence assourdissant de son bureau de grand avocat.

Gabriel resta immobile, debout devant la fenêtre. Il regarda une voiture passer sur le boulevard, ses phares balayant les arbres dépouillés de l'hiver. Il savait que demain, lorsqu'il revêtirait sa robe noire aux revers de soie, il ne serait plus le défenseur de la veuve et de l'orphelin. Il serait l'instrument d'une justice plus sombre, plus intime.

Il porta sa main à son visage. L'odeur de Clarisse était imprégnée dans sa peau. Il ferma les yeux et sourit. Pour la première fois de sa vie, Gabriel Stern ne craignait plus le désordre.

Il en était le complice.

# Chapitre 7

## La Tension Insupportable

L'obscurité du Palais de Justice, après vingt heures, n'avait rien de solennel. Elle était poisseuse, hantée par l'écho des condamnés et le craquement du vieux parquet. Gabriel Stern marchait dans les couloirs déserts, sa robe d'avocat jetée sur son bras comme une peau morte. Il aurait dû être chez lui, devant un verre de Lagavulin, à disséquer le dossier du lendemain. Au lieu de cela, il errait dans les limbes de la salle des dossiers, là où l'air sentait le papier acide et la poussière centenaire.

Il savait qu'elle serait là. Il le sentait à la manière dont l'air se raréfiait, devenant électrique, presque irrespirable.

Clarisse était assise sur une table de consultation massive, ses jambes interminables croisées, balançant un escarpin au bout de son pied. Elle ne lisait rien. Elle l'attendait, baignée dans la lumière crue d'un seul plafonnier qui oscillait légèrement.

— Vous avez mis du temps, Gabriel. Le monstre commence à s'impatienter dans sa cage.

Sa voix était une caresse de papier de verre. Gabriel s'arrêta à deux mètres d'elle. L'odeur des fleurs blanches — ce gardénia entêtant qui l'avait poursuivi jusque dans son sommeil — l'assaillit, plus violente encore que la veille.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Clarisse ? L'audience est close. Le dossier est scellé.

— Rien n'est jamais vraiment scellé avec vous, n'est-ce pas ? Vous passez votre vie à chercher des failles. J'en suis une. La plus belle de votre carrière.

Il fit un pas de plus. La colère montait, une colonne de mercure brûlant dans ses veines. C'était sa seule défense, son seul rempart contre l'envie absurde de réduire cette distance, de sentir si sa peau était aussi froide que son regard.

— Vous jouez à un jeu dangereux, dit-il, la voix sourde. Vous interférez avec la justice. Vous manipulez un avocat de la défense. Je pourrais vous faire radier de cette existence avant même que vous ayez eu le temps de sourire.

Clarisse sauta de la table. Elle s'approcha de lui avec la fluidité d'un prédateur qui ne craint pas le coup de feu. Elle s'arrêta si près qu'il put voir le reflet du plafonnier dans ses pupilles dilatées.

— Faites-le alors. Détruisez-moi. Ou mieux... dénoncez-moi. Mais nous savons tous les deux que vous ne le ferez pas. Parce que ce que vous ressentez en ce moment est la seule chose qui vous fait vous sentir vivant depuis que vous avez prêté serment.

Elle leva une main, ses doigts effleurant à peine le revers de sa chemise, juste au-dessus du cœur. Gabriel sentit ses muscles se tétaniser. Le contact était électrique, une décharge qui descendit le long de sa colonne vertébrale pour aller mourir dans ses reins.

— Ne me touchez pas, gronda-t-il.

— Vos lèvres disent « non », mais votre pouls... Gabriel, votre pouls bat comme celui d'un homme qu'on mène à l'échafaud. Et vous adorez ça.

Il saisit son poignet. Il ne le fit pas avec la courtoisie d'un gentleman, mais avec la rudesse d'un homme à bout de nerfs. Sa peau était brûlante, contrairement à ce qu'il avait imaginé. Une chaleur moite, vivante, qui semblait vouloir s'insinuer sous ses propres pores.

— Vous croyez me connaître ? Vous croyez que je suis une de ces proies faciles que vous déstabilisez avec trois phrases mystérieuses et un parfum de luxe ?

Il la tira vers lui, cherchant à l'intimider, à reprendre le dessus. Leurs visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres. Il pouvait sentir son souffle — un mélange de menthe et de quelque chose de plus sombre, de plus charnel.

— Je pense, murmura-t-elle, que vous avez passé votre vie à défendre des coupables parce que vous êtes terrifié par votre propre innocence. Je pense que ce « monstre » dont je parlais, ce n'est pas le dossier. C'est ce désir que vous essayez d'étrangler sous votre robe noire.

— Taisez-vous.

— Pourquoi ? La vérité est insupportable ?

Gabriel sentit la colère basculer. Elle ne s'éteignait pas, elle se transformait. Elle devenait un carburant pour une attraction magnétique, presque dégoûtante de puissance. Il détestait la façon dont ses yeux s'attardaient sur la bouche de Clarisse, sur la courbe de sa lèvre inférieure qui tremblait imperceptiblement. Ce n'était pas de la peur. C'était de l'invitation.

Il resserra sa prise sur son poignet, le faisant presque pivoter derrière son dos, la forçant à se cambrer contre lui. C'était un geste de domination, une tentative désespérée de garder le contrôle alors qu'il sentait le sol se dérober sous ses pieds.

— Vous êtes une insulte à tout ce que je représente, cracha-t-il, les dents serrées.

— Et vous êtes le mensonge le plus élégant de ce barreau, répliqua-t-elle dans un souffle. Allez-y, Gabriel. Punissez-moi. Ou embrassez-moi. Mais décidez-vous, car

cette tension... elle est en train de vous consumer. Et je détesterais voir un si bel avocat tomber en cendres avant le verdict.

Le silence qui suivit fut plus bruyant qu'un cri. On n'entendait que le bourdonnement du néon et leurs respirations erratiques qui se mêlaient dans l'air froid. Gabriel voyait chaque détail : la légère transpiration au creux du cou de Clarisse, le battement de sa carotide, l'éclat de défi dans son regard.

Il voulait la repousser violemment, sortir de cette pièce, rincer cette odeur de fleurs blanches de sa peau et oublier qu'elle avait jamais existé. Mais ses mains ne lui obéissaient plus. Elles voulaient explorer cette hostilité, la transformer en quelque chose d'autre, de plus brutal.

Il la plaqua contre l'étagère en bois massif. Des dossiers tombèrent au sol dans un bruit sourd, des vies de papier s'éparpillant dans l'indifférence générale.

— Vous voulez le monstre ? demanda-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure rauque contre sa tempe. Vous l'avez trouvé.

Il ne l'embrassa pas. Pas encore. Il se contenta de presser son corps contre le sien, sentant la courbe de ses hanches sous le tissu fin de sa robe. C'était une torture volontaire. Une guerre de tranchées où chaque centimètre de peau gagné était une défaite pour sa raison.

Clarisse laissa échapper un gémissement étouffé, un son qui se situait quelque part entre le triomphe et la reddition. Elle passa sa main libre dans la nuque de Gabriel, ses ongles griffant légèrement le cuir chevelu, le forçant à ancrer son regard dans le sien.

— Vous tremblez, Gabriel, murmura-t-elle avec une cruauté délicate.

— C'est la rage, mentit-il.

— Non. C'est la faim.

Elle se haussa sur la pointe des pieds, ses lèvres frôlant son oreille, sa voix n'étant plus qu'une vibration qui résonnait dans tout son être.

— Le verdict ne sera pas rendu dans une salle d'audience, Gabriel. Il sera rendu ici. Ou dans votre lit. Et vous savez déjà que vous allez perdre.

Il la lâcha brusquement, comme si elle venait de se transformer en fer rouge. Il recula de deux pas, l'air lui manquant soudainement. Son cœur boxait sa poitrine avec une violence qui le rendait malade. Elle resta là, contre les dossiers éparpillés, les cheveux défaits, l'image même du désordre qu'il avait prétendu ne plus craindre.

Elle sourit, un sourire lent, prédateur, celui d'une femme qui a vu l'abîme et qui y a installé son salon.

— À demain, Maître Stern. Essayez de ne pas trop bégayer devant le juge.

Elle ramassa son sac, ajusta sa veste avec une désinvolture insultante et se dirigea vers la sortie. Le claquement de ses talons sur le marbre du couloir résonna longtemps après qu'elle eut disparu.

Gabriel resta seul dans la lumière vacillante. Il regarda ses mains ; elles tremblaient effectivement. Il ramassa un dossier au sol. C'était un cas de meurtre passionnel, une banale histoire d'homme devenu fou par amour ou par haine. Il referma le carton avec une brutalité qui lui déchira les doigts.

L'odeur de Clarisse était partout. Dans l'air, sur ses vêtements, gravée dans ses poumons. La tension n'était pas retombée ; elle s'était cristallisée, transformée en une

promesse de destruction mutuelle.

Il savait qu'il ne dormirait pas. Il savait que demain, en revêtant sa robe, il ne verrait pas les jurés, il ne verrait pas le juge. Il ne verrait que ce regard sombre et cette bouche qui l'avait défié de succomber.

Gabriel Stern, l'homme des certitudes, venait de comprendre que le plus dangereux des verdicts n'était pas celui qui tombait d'un marteau de bois, mais celui qui s'écrivait dans l'obscurité d'un couloir, entre deux battements de cœur trop rapides.

Il éteignit la lumière. Mais dans le noir, le parfum des fleurs blanches était encore plus fort. Insupportable. Électrique. Final.

# Chapitre 8

## Le Premier Baiser

### CHAPITRE : Le Premier Baiser

Le silence de l'appartement était un mensonge. Gabriel Stern restait immobile dans l'obscurité de son bureau, les mains crispées sur le dossier du meurtre passionnel, mais ses sens, eux, hurlaient. L'odeur de Clarisse — ce mélange insolent de lys blancs et de pluie battante — ne s'évaporait pas. Elle s'était incrustée dans les boiseries, dans le cuir de son fauteuil, sous sa propre peau.

Il pensait être seul. Il pensait que la nuit lui offrirait un sursis.

Un craquement infime provint du couloir. Puis, la silhouette se découpa dans l'embrasure de la porte, portée par la lumière blafarde des réverbères de la rue qui filtrait à travers les stores. Clarisse. Elle n'était pas partie. Elle n'était jamais vraiment partie depuis qu'ils s'étaient croisés pour la première fois dans cette salle d'audience, six mois plus tôt.

— Tu n'as pas éteint ton cerveau, Gabriel, murmura-t-elle. Sa voix était un fil de soie qui lui sciait les nerfs. Je l'entends d'ici. Il fait trop de bruit.

Il se tourna brusquement. Son mouvement fut trop vif, trop révélateur de son état de délabrement intérieur.

— Qu'est-ce que tu fais encore là ? Le dossier est clos pour ce soir. La plaidoirie est demain. Sors d'ici.

Elle fit un pas. Puis deux. Elle portait encore sa veste de tailleur sombre, mais elle

avait défait les premiers boutons de son chemisier de soie. Un détail. Une insulte à sa discipline de fer.

— Le dossier n'est jamais clos avec toi, répliqua-t-elle en s'approchant de la table de travail. Tu analyses tout. Tu dissèques les émotions comme si c'étaient des preuves à conviction. Tu penses que ce meurtrier est un monstre parce qu'il a tout balancé pour une femme ?

— Je pense qu'il a été faible, trancha Gabriel, sa voix résonnant comme un couperet. La passion n'est pas une excuse, c'est une circonstance aggravante. C'est l'abdication de la raison.

Clarisse s'arrêta à quelques centimètres de lui. L'espace entre leurs corps devint un champ de mines. Il pouvait sentir la chaleur qui émanait d'elle, une onde de choc invisible qui faisait trembler ses certitudes. Elle leva les yeux, des iris sombres où dansait une lueur de défi purement provocatrice.

— La raison..., répéta-t-elle avec un mépris délicieux. Ta raison est une prison, Gabriel. Regarde-toi. Tu trembles alors que tu essaies de me condamner. Tu as peur que si tu lâches la bride une seule seconde, tout ce que tu as construit — ta réputation, ta robe, ta dignité — s'effondre comme un château de cartes.

— Tu te trompes de cible, Clarisse. Je ne tremble pas. J'ai froid. Le froid de ceux qui voient clair dans ton jeu.

Elle rit, un son bref et sec.

— menteur. Tu ne vois rien du tout. Tu es aveuglé par ton propre orgueil. Tu me hais parce que je suis la seule à savoir que sous ton vernis de procureur implacable, il n'y a qu'un homme qui meurt d'envie d'être détruit.

L'insulte fut l'étincelle de trop. Gabriel fit un pas en avant, envahissant son espace personnel, sa main s'abattant sur le bureau avec une violence sourde qui fit sauter les

stylos de leur socle.

— Tu ne sais rien de moi ! Tu n'es qu'une avocate de seconde zone qui utilise son charme parce qu'elle n'a pas d'arguments juridiques ! Tu es le chaos, Clarisse. Tu es l'anomalie que je vais rayer de ce procès.

— Alors fais-le ! cria-t-elle, son visage remontant vers le sien, ses lèvres à une distance insoutenable. Frappe-moi. Raye-moi. Ordonne-moi de partir ! Pourquoi tes pieds ne bougent-ils pas, Gabriel ? Pourquoi est-ce que tu respirez mon parfum comme si c'était ton dernier oxygène ?

La tension monta d'un cran, devenant presque solide, une pression physique qui leur écrasait les poumons. Gabriel sentait le sang battre dans ses tempes, un rythme sauvage, primitif, qui noyait toute logique. Il voyait la veine battre au creux du cou de Clarisse. Il voyait l'humidité sur ses lèvres. Il voyait la fureur dans ses yeux, une fureur qui n'était que le reflet de la sienne.

— Tu es insupportable, lâcha-t-il dans un souffle erratique.

— Et toi, tu es une illusion.

Elle posa une main sur son torse, juste au-dessus du cœur. Le contact fut électrique, une brûlure qui traversa le tissu de sa chemise. Gabriel agrippa son poignet, non pas pour la repousser, mais pour ancrer cette sensation. Ses doigts se serrèrent sur la peau fine de Clarisse.

— On va se détruire, murmura-t-il, une dernière mise en garde envers lui-même.

— On est déjà en cendres, Gabriel. Tu n'as juste pas encore ouvert les yeux.

Elle le défia du regard, un ultime verdict silencieux. La barrière entre l'ennemi et l'amant ne tenait plus qu'à un battement de cœur. L'air était saturé de l'odeur des fleurs blanches, de l'ozone avant l'orage, de cette électricité statique qui rendait chaque poil de ses bras douloureusement sensible.

Gabriel rompit la distance.

Ce n'était pas un baiser de cinéma. Ce n'était ni doux, ni hésitant. C'était un accident frontal. Une collision de chairs et de frustrations accumulées pendant des mois de joutes verbales et de regards volés dans l'enceinte du tribunal.

Ses lèvres s'écrasèrent contre les siennes avec une faim dévorante, une brutalité qui cherchait à punir autant qu'à posséder. Clarisse laissa échapper un gémissement étouffé, ses mains remontant violemment dans les cheveux de Gabriel pour le tirer plus près, pour effacer le moindre millimètre de vide entre eux.

Le goût de Clarisse était un mélange de café froid, de gloss à la cerise amère et de colère pure. Gabriel la poussa contre le bureau, les dossiers s'éparpillant au sol dans un froissement de papier qui n'avait plus aucune importance. Le verdict des apparences venait de voler en éclats.

Sa main quitta son poignet pour s'aventurer dans son dos, pressant son corps contre le sien avec une force désespérée. Il voulait la broyer, il voulait se perdre en elle, il voulait faire taire cette voix qui le hantait. Chaque effleurement de sa langue contre la sienne était une trahison envers tout ce qu'il représentait. Et pourtant, il n'avait jamais rien ressenti d'aussi juste.

Clarisse répondait avec la même urgence, ses ongles s'enfonçant dans ses épaules, sa respiration se mêlant à la sienne dans un chaos de souffles courts. Elle était le feu qu'il avait essayé d'éteindre avec de la glace, et la glace était en train de fondre, de couler, de disparaître.

Il s'écarta d'un pouce, juste assez pour croiser son regard. Ses yeux à elle étaient embués, ses lèvres rougies, son masque de femme fatale brisé.

— Je te déteste, parvint-il à articuler, bien que ses mains continuent de caresser

fébrilement son visage.

— Je sais, répondit-elle dans un souffle, avant de le ramener à elle avec une force renouvelée. Ne t'arrête pas.

À cet instant, Gabriel Stern comprit que le crime passionnel qu'il étudiait plus tôt n'était plus une abstraction juridique. C'était une réalité physique. Il n'y avait plus de juge, plus d'avocate, plus de procureur. Il n'y avait que deux prédateurs se reconnaissant enfin dans l'obscurité.

Il l'embrassa de nouveau, plus profondément cette fois, avec une sorte de dévotion sombre. La barrière était tombée. L'ennemi était devenu le refuge, et la guerre qu'ils se livraient venait de changer de terrain. Demain, ils se feraient face dans une salle d'audience, ils s'attaqueraient avec des mots et des lois. Mais ce soir, dans le silence électrique de ce bureau jonché de preuves inutiles, ils s'écrivaient leur propre condamnation, une caresse à la fois.

Le parfum des fleurs blanches n'était plus insupportable. Il était devenu leur air. Leur verdict. Final.

# Chapitre 9

## Le Lendemain Cruel

**\*\*CHAPITRE : LE LENDEMAIN CRUEL\*\***

L'aube n'avait rien d'une délivrance. Elle s'était glissée sous les stores du bureau de Gabriel comme une lame de rasoir, froide, grise, impitoyable. Elle découpait les ombres de la nuit pour révéler le désordre du crime : des dossiers éparpillés au sol, une chaise renversée, et cette odeur de fleurs blanches qui, désormais, collait à la peau de Gabriel Stern comme une condamnation.

Quand il s'éveilla sur le cuir froid du canapé, le silence du Palais de Justice lui parut assourdissant. Eléonore n'était plus là. Seule restait l'empreinte de son corps et une mèche de cheveux sombres sur le rebord du bureau, vestige dérisoire de leur abdication.

Il se leva, les articulations douloureuses, chaque mouvement lui rappelant l'urgence fiévreuse de la veille. Il boutonna sa chemise avec des doigts qui tremblaient légèrement. Le coton frais contre son torse lui fit l'effet d'une insulte. Hier soir, il était un homme ; ce matin, il redevenait un rouage de la machine. Un juge. Le garant d'une morale qu'il venait de piétiner entre deux piles de rapports d'expertise.

Il s'approcha du miroir des toilettes privées. Son reflet lui renvoya l'image d'un étranger. Les yeux cernés, la mâchoire serrée, et cette trace de rouge à lèvres, presque invisible, au coin de l'oreille. Un sceau de trahison.

— Quel désastre, murmura-t-il pour lui-même.

Ce n'était pas de l'amour. C'était une collision. Et dans une collision, il y a toujours des débris.

\*\*\*

À 8h45, le Palais de Justice s'éveilla dans son habituel fracas de talons sur le marbre et de portes qui claquent. Le café de la machine avait un goût de cendres.

Gabriel revêtit sa robe noire. Il la sentait plus lourde que d'habitude, comme si le tissu s'était imbibé de son propre mépris de soi. En ajustant son rabat blanc, il fixa son greffier qui lui tendait les conclusions de la défense.

— Tout va bien, Monsieur le Président ? Vous semblez... ailleurs.

— Une nuit de travail trop longue, Marc. Rien de plus.

Un mensonge. Le premier d'une longue série.

Il pénétra dans la salle d'audience. L'air y était saturé d'une humidité poussiéreuse et de l'anxiété des prévenus. Et là, à la barre de la défense, elle l'attendait.

Eléonore de Vanteuil était impeccable. Pas une mèche ne dépassait de son chignon sévère. Sa robe noire semblait l'armer contre le monde, et son visage, de nouveau sculpté dans l'ivoire, ne trahissait rien. Elle triait ses notes avec une précision chirurgicale. Elle ne leva pas les yeux quand il s'installa sur l'estrade.

Pourtant, quand il ouvrit la séance, sa voix dérailla sur le premier mot. Un quart de seconde. Assez pour qu'elle lève la tête.

Leurs regards se percutèrent au-dessus de la rampe en chêne. Ce n'était plus la fusion de la veille. C'était un duel à balles réelles. Gabriel y lut une culpabilité symétrique à

la sienne, mais doublée d'une détermination féroce. Elle n'allait pas lui faciliter la tâche. Elle allait le punir d'avoir été son refuge.

— Maître de Vanteuil, vous avez la parole pour vos conclusions incidentes, prononça Gabriel d'un ton qu'il voulait de marbre.

Eléonore se leva. Le frôlement de sa robe contre le bois de la tribune fit remonter en Gabriel le souvenir du glissement de cette même soie sur ses propres hanches quelques heures plus tôt. Un vertige le saisit.

— Monsieur le Président, commença-t-elle, sa voix claire et tranchante comme un scalpel. La justice n'est pas une affaire de sentiments, mais de faits. Et les faits que vous avez devant vous sont biaisés.

Chaque mot qu'elle prononçait était une gifle. Elle parlait d'éthique, de respect des procédures, de l'intégrité du système. Elle brandissait les principes qu'ils avaient tous deux bafoués dans l'obscurité comme une arme contre lui. Elle l'utilisait. Elle utilisait leur secret pour se galvaniser, pour prouver qu'elle pouvait encore être la lionne du barreau, même après s'être abandonnée dans les bras du juge.

— Vous parlez d'intégrité, Maître, l'interrompit Gabriel, la voix plus dure qu'il ne l'aurait souhaité. Mais l'intégrité ne supporte pas les faux-semblants.

Leurs yeux se fixèrent de nouveau. La tension dans la salle devint palpable. Les jurés se tortillèrent sur leurs sièges, sentant que quelque chose d'invisible brûlait entre ces deux êtres.

— Les faux-semblants sont parfois tout ce qu'il nous reste pour ne pas sombrer, Monsieur le Président, répliqua-t-elle avec un sourire glacial qui ne touchait pas ses yeux.

C'était une provocation. Un rappel qu'ils étaient tous deux des imposteurs sous leur hermine.

Pendant la suspension d'audience, il la retrouva dans le couloir déshérité qui menait aux cellules de garde à vue. C'était un espace mort, loin des regards.

Elle fumait une cigarette électronique, la vapeur s'élevant en volutes nerveuses.

— Tu ne devrais pas être ici, Gabriel, dit-elle sans se retourner.

— On ne peut pas faire ça, Eléonore. Pas comme ça.

Il s'approcha. L'odeur de son parfum — ces foutues fleurs blanches — l'aggressa de nouveau. Elle se retourna, le visage crispé par une émotion qu'elle ne parvenait plus à masquer. La "prédatrice" de la veille n'était plus qu'une femme terrifiée par l'ampleur du gouffre.

— Faire quoi ? Faire mon métier ? Ou regretter que tu aies goûté à la réalité derrière le juge ?

— Tu m'as regardé comme si j'étais un étranger là-dedans.

Elle rit, un son sec et sans joie.

— On est des étrangers, Gabriel. Ce qui s'est passé dans ce bureau... c'était une parenthèse de folie. Une mutinerie. Mais ce matin, le monde a repris ses droits. Je suis l'avocate d'un homme que tu veux condamner. Et toi, tu es l'homme qui détient mon destin professionnel entre ses mains. Tu te rends compte de la monstruosité de la situation ?

Elle fit un pas vers lui, réduisant l'espace de sécurité. Sa main gantée de noir effleura

le revers de sa robe.

— Si quelqu'un l'apprend, je perds ma robe. Et toi, tu perds ta vie.

— Je me fiche de ma carrière, mentit-il.

— C'est faux. Tu adores ce pouvoir. Tu adores être celui qui tranche. Mais hier soir, c'est moi qui t'ai tranché en deux. Et tu ne me le pardonneras jamais.

Elle avait raison. La culpabilité n'était pas seulement morale, elle était viscérale. Il se sentait souillé par cette proximité, par cette connaissance intime de l'ennemie. Chaque argument qu'elle présenterait désormais serait teinté, dans son esprit, par la sensation de sa peau sous ses doigts. Le verdict n'était plus une question de droit, c'était une question de vengeance personnelle contre ses propres démons.

— Je vais demander à être dessaisi de l'affaire, lâcha-t-il dans un souffle.

Eléonore le fixa, horrifiée.

— Si tu fais ça, tu nous tues tous les deux. Tu imagines les questions ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi Stern se retire-t-il juste après une séance de travail nocturne avec la défense ? Tu veux nous envoyer à l'échafaud ?

Elle attrapa son poignet, sa poigne était étonnamment forte.

— On doit aller au bout, Gabriel. On doit jouer la comédie jusqu'au verdict. On doit se détester. Plus fort que jamais. On doit être les parfaits adversaires.

— Et après ?

Elle lâcha son poignet, ses yeux s'embuant pour la première fois.

— Après, il n'y aura plus rien. Ce matin est le premier jour de notre fin.

Elle tourna les talons et s'éloigna, le claquement de ses talons résonnant comme des coups de marteau sur un cercueil.

Gabriel resta seul dans le couloir froid. Il regarda ses mains. Elles étaient vides. La justice était aveugle, disait-on. Mais lui, il voyait tout trop clairement. Il voyait la trahison, il voyait le désir qui n'était pas mort, et il voyait le procès qui reprenait.

Il réajusta son rabat, lissa sa robe et retourna vers la salle d'audience.

Le "Lendemain Cruel" ne faisait que commencer. Dans quelques minutes, il devrait ordonner le silence, écouter des mensonges et peser des vies, tout en sachant que le plus grand criminel de la salle portait la robe de juge.

Quand il s'assit de nouveau sur son siège surélevé, il ne regarda pas Eléonore. Il fixa le Christ en croix au fond de la salle, une relique d'un autre temps, et il comprit que leur enfer n'était pas d'avoir succombé, mais de devoir continuer à faire semblant de croire au paradis des apparences.

— L'audience est reprise, annonça-t-il.

Le marteau tomba. Le bruit fut celui d'un couperet.

# Chapitre 10

## Le Dilemme Moral

### CHAPITRE : Le Dilemme Moral

L'air de la salle d'audience était saturé d'une odeur de poussière séculaire et de cire d'abeille, un parfum qui, d'ordinaire, calmait Gabriel. Aujourd'hui, c'était l'odeur d'un tombeau. Sous sa robe de juge, la sueur traçait un chemin glacé le long de sa colonne vertébrale. Il sentait le poids de l'hermine, non plus comme un symbole de dignité, mais comme une chape de plomb destinée à l'étouffer.

À quelques mètres de lui, Eléonore était assise. Elle ne l'avait pas regardé depuis la reprise. Elle fixait ses propres mains, dont les jointures blanchissaient à force de serrer un mouchoir froissé. Gabriel percevait l'éclat de son parfum — quelque chose de boisé, une note de santal qui détonait dans cette atmosphère de renfermé. C'était le parfum de leur trahison.

Le procureur Vasseur se leva. Vasseur était un homme de théâtre, un prédateur qui aimait le sang des coupables autant que la lumière des projecteurs. Il ajusta ses lunettes de vue avec une lenteur calculée, un sourire carnassier étirant ses lèvres fines.

— Monsieur le Président, commença Vasseur d'une voix onctueuse, l'accusation souhaite verser une nouvelle pièce au dossier. Une pièce qui, je le crains, ne laisse plus aucune place au doute quant à la préméditation de l'accusée.

Gabriel sentit son cœur cogner contre ses côtes. Il connaissait cette pièce. Il l'avait vue, par accident, sur le bureau de Vasseur quelques jours plus tôt. Un enregistrement audio, tronqué, sorti de son contexte, qui ferait d'Eléonore une veuve noire aux yeux

du jury. S'il la laissait passer, la carrière de Gabriel était sauvée. Il resterait le juge intègre, celui qui rend la justice sans trembler. Eléonore, elle, finirait ses jours derrière les barreaux.

S'il s'y opposait en invoquant un vice de procédure qu'il était le seul à avoir décelé, il sauvait Eléonore. Mais Vasseur n'était pas dupe. Le procureur le surveillait. Un seul faux pas, un seul signe de partialité, et l'enquête se tournerait vers le juge. Sa carrière, sa réputation, sa vie de "grand serviteur de l'État" s'effondreraient comme un château de cartes sous l'orage.

— Maître Vasseur, intervint Gabriel, sa voix plus rauque qu'il ne l'aurait voulu. La défense a-t-elle eu communication de cette pièce ?

Eléonore leva enfin les yeux. Son regard était une lame de rasoir. Froide. Tranchante. Mais au fond de ses pupilles dilatées, Gabriel vit autre chose : une terreur animale. Elle savait qu'il tenait sa vie entre ses doigts gantés de pourpre. Elle craignait, à juste titre, qu'il ne sacrifie leur passion sur l'autel de son ambition.

L'avocat d'Eléonore, un homme épuisé par trente ans de barre, se leva mollement.

— Nous nous opposons formellement à cette production tardive, Monsieur le Président. C'est un guet-apens procédural.

— Un guet-apens ? ricana Vasseur, se tournant vers le box des accusés. On parle d'un meurtre, pas d'une contravention de stationnement. La vérité n'a pas d'horaire.

Gabriel fixa le dossier devant lui. Les mots dansaient. *\*Le Verdict des Apparences\**. Le titre du dossier semblait se moquer de lui. Il sentit un frôlement imaginaire sur sa main, le souvenir de la peau d'Eléonore, la veille, dans l'obscurité de son bureau. Il se souvint du goût salé de ses larmes et de la promesse muette qu'il lui avait faite en l'embrassant.

« Tu es un juge, Gabriel. Pas un amant », lui souffla sa conscience.

« Tu es un homme, Gabriel. Pas une machine », répondit son sang.

Il releva la tête. Le silence dans la salle était si dense qu'on aurait pu entendre une larme s'écraser sur le parquet.

— Maître Vasseur, approchez, ordonna Gabriel. Maître Lefebvre, vous aussi.

Les deux avocats s'approchèrent de la barre. Vasseur affichait une assurance insolente. Il s'appuya sur le rebord du bureau du juge, une proximité qui irrita Gabriel. Il sentait l'odeur de café froid et de tabac froid qui émanait du procureur.

— Vous savez que cette pièce est fragile, murmura Gabriel, les dents serrées. Si je l'accepte et que la procédure est cassée en appel, c'est votre tête qui tombera, Vasseur. Pas seulement la mienne.

Vasseur eut un petit rire sec, presque inaudible pour le reste de la salle.

— Ma tête ? Ne vous inquiétez pas pour moi, Gabriel. Inquiétez-vous pour la vôtre. On raconte que vous avez été vu hier soir, tard, quittant le palais par la porte dérobée. Juste après qu'une certaine prévenue ait été autorisée à consulter son dossier en tête-à-tête avec son conseil... ou quelqu'un d'autre.

Le chantage était là. Nu. Brutal. Une décharge électrique traversa Gabriel. Il n'était plus un juge. Il était une proie.

Il jeta un coup d'œil à Eléonore. Elle le fixait avec une intensité insoutenable. Elle avait compris. Elle voyait l'hésitation dans ses yeux, cette faille où s'engouffrait l'ambition. Elle pensa : \*Il va me trahir. Ils finissent tous par nous trahir pour une médaille ou un siège plus haut.\*

Gabriel se redressa. Il lissa le revers de sa robe d'un geste maniaque.

— Le tribunal va suspendre l'audience pour délibérer sur la recevabilité de cette pièce, annonça-t-il d'une voix blanche.

Il se leva brusquement, sans attendre le "Veuillez vous lever" de l'huissier. Il s'engouffra dans la petite porte derrière son siège, fuyant les regards, fuyant la lumière.

Dans l'étroite salle des délibérés, l'air était plus frais, mais il ne parvenait pas à respirer. Il s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la cour intérieure. En bas, les journalistes attendaient, comme des vautours autour d'une charogne.

Il se regarda dans le miroir piqué d'humidité au-dessus du lavabo. Son visage était celui d'un étranger. Les traits tirés, les yeux cernés de rouge.

— Choisis, murmura-t-il à son reflet. Ta vie de papier ou sa vie de chair.

S'il sauvait Eléonore, il devenait un paria. Il perdait sa place au Conseil d'État, son prestige, son honneur. Il ne serait plus que l'homme qui avait couché avec une accusée et torqué la loi pour elle. Une anecdote sordide dans les annales du Palais. S'il la condamnait, il montait en grade. Il serait le héros de la justice inflexible. Mais chaque nuit, il sentirait l'odeur du santal et le poids de son propre silence.

On frappa à la porte. C'était son assesseur, une femme d'un certain âge aux yeux perspicaces qui ne semblait rien ignorer de ses tourments.

— Gabriel ? L'heure tourne. La salle s'impatiente. Vasseur commence à faire des déclarations aux greffiers.

Gabriel ferma les yeux. Il revit le visage d'Eléonore. Ce n'était pas seulement de l'amour. C'était une reconnaissance de dette envers la vie. Elle était la seule chose réelle dans ce théâtre d'ombres.

Il retourna dans la salle d'audience. Le brouhaha se tut instantanément. Il ne s'assit

pas tout de suite. Il resta debout, dominant l'assemblée, les mains appuyées sur le bois sombre.

— L'audience est reprise, dit-il. Concernant la pièce produite par le ministère public...

Il marqua une pause. Le temps s'étira, élastique, insupportable. Eléonore retint son souffle, une main plaquée sur sa gorge. Vasseur ajusta sa robe, prêt à savourer sa victoire.

— Le tribunal considère cette pièce comme irrecevable, trancha Gabriel. Elle n'a pas été soumise au débat contradictoire dans les délais requis. De plus, son origine est douteuse et son intégrité n'est pas garantie. Maître Vasseur, vous la rangez. Et nous passons à l'audition de l'expert.

Un murmure d'incrédulité parcourut les bancs. Vasseur devint livide, une veine battant violemment sur sa tempe. Il fixa Gabriel avec une haine pure, une promesse de destruction totale.

Gabriel, lui, ne regardait que le dossier. Mais il sentit, pour la première fois de la journée, le regard d'Eléonore changer. Ce n'était plus de la peur. C'était une terreur nouvelle : celle de la dette. Elle savait ce qu'il venait de faire. Elle savait qu'il venait de brûler son propre monde pour elle.

Le prix de la justice, Gabriel le comprit alors, n'était pas la vérité. C'était le sacrifice. Il venait de rendre son verdict, et c'était lui qui allait purger la peine.

— Témoin suivant, dit-il, le marteau tremblant légèrement dans sa main.

La séance continua, mais pour Gabriel, les lumières s'étaient déjà éteintes. Dans le reflet des vitres, il ne voyait plus un juge. Il voyait un homme en ruines, debout sur le pont d'un navire qui coulait, porté par le parfum persistant du santal. Chaque mot qu'il

prononçait désormais était un clou de plus dans le cercueil de sa carrière, mais pour la première fois depuis des années, il se sentait horriblement vivant.

Le procès n'était plus une affaire de loi. C'était un duel à mort entre son destin et son désir. Et il savait, en croisant le regard d'Eléonore, que le plus dur n'était pas d'avoir choisi le camp de l'amour, mais de devoir vivre avec la peur qu'elle l'ait manipulé pour obtenir exactement ce qu'il venait de lui offrir : sa chute.

# Chapitre 11

## Le Piège se Referme

L'air de la salle d'audience était devenu poisseux, saturé d'une humidité invisible qui collait à la peau des tempes. Gabriel sentait le poids de sa robe noire comme une chape de plomb, une armure trop lourde pour un chevalier déjà à terre. Le parfum de santal d'Éléonore, autrefois une invitation au voyage, n'était plus qu'une morsure acide dans ses narines. Il flottait entre eux, une frontière invisible mais infranchissable.

— Monsieur le Président, un dernier élément vient de nous parvenir.

La voix de Maître Vasseur, le procureur, claqua comme un coup de fouet dans le silence feutré du tribunal. C'était un homme au visage de rapace, dont chaque mot semblait avoir été poli pour blesser. Gabriel raffermi sa prise sur son stylo, au point de s'en entailler la paume.

— Nous vous écoutons, Maître, répondit Gabriel, sa propre voix lui parvenant de très loin, comme s'il était submergé par les eaux sombres de la Seine.

Vasseur s'avança vers la barre, un sourire carnassier aux lèvres. Il tenait une enveloppe kraft, d'une banalité effrayante.

— Il s'agit d'une série de captures d'écran issues d'un compte de messagerie crypté, récupérées par la brigade financière il y a moins d'une heure. Elles concernent l'accusée, Éléonore de Vigny, et un intermédiaire connu pour ses activités de chantage.

Le cœur de Gabriel manqua un battement. Un froid polaire irradiait de sa poitrine pour engourdir ses membres. Il n'osa pas regarder Éléonore. Pas encore.

— Le contenu, Monsieur le Président, détaille une stratégie de... séduction ciblée.

Le mot tomba dans la salle comme un corps dans un puits. Le public retint son souffle. Gabriel sentit le regard d'Éléonore peser sur lui, brûlant, désespéré. Mais il restait fixé sur les mains de Vasseur qui extrayait les documents.

— Selon ces échanges, reprit le procureur en jetant un coup d'œil venimeux vers le banc de la défense, Madame de Vigny avait identifié sa cible bien avant le début de l'instruction. Une cible choisie pour sa "sensibilité romantique" et sa "faible intégrité". Les messages mentionnent explicitement le nom de famille de votre honneur.

Le silence qui suivit fut absolu. Plus un froissement de papier, plus une respiration. Seul le tic-tac de l'horloge murale, métronomique, cruel, marquait le décompte d'un naufrage annoncé.

Gabriel leva enfin les yeux vers Éléonore.

Elle était pâle, ses pommettes d'ordinaire si vives semblaient taillées dans la craie. Dans ses yeux sombres, Gabriel ne cherchait plus l'amour, mais la preuve du crime. Il ne voyait plus la femme qui avait pleuré dans ses bras un soir de pluie, mais une architecte de la ruine, une joueuse de haut vol qui avait misé son cœur pour gagner un verdict.

Il vit la panique dans son regard, mais aussi quelque chose d'autre : une résignation dévastatrice. Elle lisait en lui comme dans un livre ouvert. Elle voyait le juge se réveiller et l'amant mourir. Elle voyait qu'il venait de refermer la porte, à double tour, sur tout ce qu'ils avaient partagé.

— Voulez-vous examiner ces pièces, Monsieur le Président ? demanda Vasseur, savourant son triomphe.

— Apportez-les, dit Gabriel.

Sa voix était blanche. Sans relief. Le papier était froid sous ses doigts. Les mots imprimés étaient des lames de rasoir. \*« Il est vulnérable. Le santal fonctionne toujours. Je le tiens. »\*

La trahison avait un goût de cuivre dans la bouche. Ce n'était pas seulement son honneur qu'elle avait piétiné, c'était l'idée même qu'il se faisait de la rédemption. Il s'était sacrifié pour un mirage, il avait vendu son âme à une sirène qui comptait ses points sur un écran de smartphone.

Il releva la tête. Son regard croisa celui d'Éléonore. Il ne cilla pas. Il y injecta toute la froideur dont il était capable, toute la distance de sa fonction. Il voulait qu'elle sente le couperet.

Éléonore eut un tressaillement, comme si on l'avait frappée physiquement. Elle ouvrit la bouche, un murmure inaudible, puis la referma. Elle comprit que ce n'était plus Gabriel qui la regardait, mais la Loi. Une loi blessée, humiliée, et donc implacable. Elle se sentit condamnée d'avance, non pas par les preuves, mais par ce silence de glace qu'il venait d'instaurer entre eux.

— La séance est suspendue pour dix minutes, déclara Gabriel d'un ton sec.

Il se leva d'un bond, ses mouvements saccadés trahissant la tempête intérieure. Il s'engouffra dans l'arrière-salle, son bureau privé où l'odeur du vieux papier et du café froid aurait dû le rassurer. Mais même ici, l'ombre d'Éléonore le poursuivait.

La porte s'ouvrit brusquement. Ce n'était pas un huissier. C'était elle. Elle avait forcé le passage, bravant tous les protocoles.

— Gabriel, écoute-moi...

Il se retourna, le visage convulsé par une colère sourde.

— "Monsieur le Président", Éléonore. Ici, vous m'appelez "Monsieur le Président".

Elle s'arrêta net, comme si elle venait de butter contre un mur de briques. Elle s'approcha pourtant, une main tendue, les doigts tremblants.

— Ces messages... ils sont sortis de leur contexte. C'était au début. Avant que...

— Avant que quoi ? s'exclama-t-il, un rire amer lui échappant. Avant que tu ne te rendes compte que le poisson mordait trop bien ? Que le juge était assez stupide pour détruire sa vie pour tes beaux yeux et un peu de parfum de santal ?

— Ce n'est pas ce que tu penses, murmura-t-elle, une larme perlant au coin de son œil.

— Je ne pense plus, Éléonore. Je constate. Tu as fait de moi ton complice, puis ta marionnette. Tu as utilisé ma solitude comme une arme de précision.

— Gabriel, regarde-moi ! cria-t-elle presque, sa voix se brisant. Est-ce que tu crois vraiment que tout ça, ces mois, ces nuits... tout ça n'était qu'un plan ?

Il s'approcha d'elle, si près qu'il pouvait sentir la chaleur de son corps, celle-là même qui l'avait rendu fou. Il plongea ses yeux dans les siens, cherchant une trace de vérité dans ce chaos.

— Ce que je crois n'a plus aucune importance, dit-il, la voix basse et tranchante. Ce

qui compte, c'est ce que je représente. Et tu as souillé cette robe autant que tu as brisé mon cœur. Tu te sens condamnée par mon regard ? Tu as raison. Parce que désormais, je ne vois plus la femme. Je ne vois que le piège.

— Tu es lâche, lâcha-t-elle brusquement, sa tristesse se muant en une pointe de mépris défensif. Tu préfères te réfugier derrière tes codes et ta morale plutôt que d'admettre que tu as peur de m'aimer après avoir vu ma part d'ombre. Tu es le juge, Gabriel. C'est tellement plus confortable que d'être un homme, n'est-ce pas ?

— Sortez, ordonna-t-il, les dents serrées.

— On est tous les deux piégés, Gabriel. Toi dans ta robe de deuil, et moi dans tes certitudes. Mais n'oublie pas une chose : si je tombe, tu tombes avec moi. Le verdict ne sera pas pour moi seule.

Elle tourna les talons, sa silhouette élégante disparaissant dans le couloir sombre.

Gabriel resta seul. Il posa ses mains à plat sur son bureau, sentant le bois froid. Il ferma les yeux. L'odeur du santal était toujours là, mais elle avait changé. Elle sentait maintenant la cendre, le bois brûlé, la fin de tout.

Il reprit son marteau de bois sur le bureau. Il en caressa la tête lisse. Le piège s'était refermé, effectivement. Éléonore l'avait manipulé, c'était une certitude. Mais en la condamnant pour se venger, il deviendrait exactement ce qu'elle avait décrit : un homme qui utilise la loi pour masquer ses propres blessures.

Il se regarda dans le miroir de la petite alcôve. Un homme en ruines.

La sonnerie retentit, annonçant la reprise de l'audience. Il ajusta son rabat blanc, lissa sa robe. Il avait un verdict à rendre, un procès à mener à son terme. Mais il savait, avec une clarté terrifiante, que quel que soit le nom qu'il prononcerait à la fin, c'est

son propre nom qu'il rayerait de la liste des hommes justes.

Il sortit de la pièce, le visage de marbre, prêt à jouer le dernier acte d'une tragédie qu'il n'avait pas vu venir, mais dont il était désormais le metteur en scène malgré lui. En entrant de nouveau dans la salle, son regard ne chercha pas Éléonore. Il fixa l'horizon vide derrière les jurés.

La confiance était une terre brûlée. Et sur cette terre, plus rien ne pourrait jamais pousser.

— La séance est reprise, dit-il d'une voix qui ne tremblait plus.

Le marteau tomba. Le son fut définitif. Comme le bruit d'une porte de cellule que l'on verrouille de l'intérieur.

# Chapitre 12

## Le Gouffre de la Séparation

L'air de la salle d'audience était devenu une matière solide, un bloc de calcaire qui pesait sur les poumons. Julien s'assit derrière son pupitre surélevé. Le bois de chêne, poli par des décennies de sueur et de mensonges, lui semblait étrangement froid sous ses paumes. Il ne regardait personne, mais il sentait tout. Il sentait surtout \*elle\*.

Éléonore était à dix mètres. Une distance dérisoire à l'échelle du monde, mais un précipice sans fond dans cette pièce. Elle ne bougeait pas, raide sur le banc de bois, mais Julien percevait son sillage. Ce parfum de bergamote et de tabac froid qu'elle portait comme une armure. Aujourd'hui, cette odeur n'était plus une invitation ; c'était un reproche.

— Maître Morel, vous avez la parole pour l'interrogatoire du témoin, articula Julien.

Sa propre voix lui parut étrangère, comme si elle sortait d'un gramophone rouillé. Il n'écoutait pas vraiment l'avocat. Ses yeux, malgré lui, dérivèrent vers la barre. C'était là que tout se jouait. La barre, cette limite physique qui séparait le sacré du profane, le juge de l'accusé, l'amant de la traîtresse.

Il se rappela la sensation de la peau d'Éléonore sous ses doigts, seulement quarante-huit heures plus tôt. La douceur du creux de son épaule, l'électricité d'un souffle dans la nuque. Maintenant, l'idée de la toucher lui paraissait aussi absurde que de vouloir caresser un éclair. Le silence qui s'installait entre les questions de l'avocat était un hurlement sourd. Un vide qu'ils avaient creusé ensemble, pelletée après pelletée de secrets.

Pendant une suspension technique, alors que le greffier s'affairait sur un dossier récalcitrant, Éléonore leva les yeux. Leurs regards se percutèrent.

Ce ne fut pas un choc romantique. Ce fut une collision frontale, un froissement de tôle froissée. Dans les yeux d'Éléonore, Julien ne vit ni pitié, ni haine. Il y vit un reflet de lui-même : un homme qui avait tout sacrifié pour une idée abstraite de la justice, pour s'apercevoir que la justice n'était qu'une mise en scène de mauvais goût.

Elle se leva brusquement pour sortir respirer dans le couloir. Julien, sous un prétexte de procédure, fit signe à son huissier et quitta son siège. Il la rattrapa près de la grande fenêtre du péristyle, là où la lumière crue de l'après-midi découpait des ombres agressives sur le marbre.

Ils étaient seuls, à deux mètres l'un de l'autre. Le gouffre était là, invisible et béant.

— Tu as l'air d'un saint dans ton costume de corbeau, Julien, lança-t-elle. Sa voix était un rasoir enveloppé dans du velours.

— C'est une robe de juge, Éléonore. Pas un déguisement.

— Pour moi, c'est la même chose. Tu joues l'impartialité alors que tes mains tremblent dès que je respire un peu trop fort. Regarde-toi. Tu es en train de te noyer dans ton propre tribunal.

Julien fit un pas vers elle, mais s'arrêta aussitôt, comme s'il venait de heurter une paroi de verre. Il sentit la chaleur de son corps, un rayonnement qui le brûlait. Il aurait voulu l'attraper par les poignets, l'interroger jusqu'à ce que la vérité sorte enfin, brute et dénuée d'artifice. Mais il ne pouvait que rester là, les bras ballants sous ses manches larges.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? murmura-t-il, l'amertume lui montant à la gorge

comme une remontée acide.

— Te dire quoi ? Que le monde ne se divise pas en coupables et en innocents, mais en ceux qui se font prendre et ceux qui tiennent le marteau ? Tu le savais déjà. Tu préférerais juste ton confort intellectuel.

— Ce n'est pas du confort. C'est le seul rempart qu'on a contre le chaos.

Éléonore laissa échapper un rire sec, sans joie. Elle s'approcha, assez près pour qu'il puisse voir les petites veines bleues sur ses tempes, le grain de sa peau qu'il avait cru connaître par cœur. Elle ne le toucha pas. Ce manque de contact était une torture plus raffinée que n'importe quelle violence.

— Le chaos est déjà là, Julien. Il est dans ton lit, il est dans tes dossiers. Il est dans la façon dont tu me regardes en espérant que je sois la méchante de l'histoire pour que ton verdict soit plus facile à rendre.

Elle tendit la main, un geste instinctif, avant de se raviser. Ses doigts restèrent suspendus dans l'air, à quelques centimètres de la robe noire de Julien. Un frôlement fantôme. Julien sentit ses poils s'hérisser sur ses bras. L'absence de ce contact était un poids insupportable. Ils étaient deux épaves se croisant dans la nuit, incapables de s'amarrer.

— Je ne peux pas t'aider, dit-il d'une voix étranglée.

— Je ne t'ai rien demandé. C'est ça que tu n'arrives pas à supporter, n'est-ce pas ? Mon indépendance est ton échec personnel.

Elle se détourna, son manteau claquant contre ses jambes. Le bruit fut comme un coup de feu dans le silence du couloir. Julien resta planté là, le regard fixé sur les rainures du marbre. Il se sentait exsangue. Le "Gouffre" n'était pas seulement entre

eux ; il était à l'intérieur de lui. Une faille sismique qui venait de briser ses certitudes les plus ancrées.

L'huissier apparut au bout de la galerie.

— Monsieur le Président, on n'attend plus que vous.

Julien inspira un grand coup. L'air sentait la poussière et l'encaustique. Il ajusta son rabat, ce morceau de tissu blanc qui symbolisait la pureté de sa fonction, et qui lui semblait maintenant être un linceul.

Il retourna dans la salle. Éléonore était déjà à sa place, de profil, son visage redevenu un masque de porcelaine froide. Elle ne lui accorda pas un regard.

Le procès reprit. Les mots s'enchaînaient : "article 319", "circonstances atténuantes", "preuves matérielles". Pour Julien, ce n'était plus que du bruit blanc. Il regardait ses propres mains posées sur le bureau. Des mains d'homme de loi. Des mains qui, quelques heures plus tôt, cherchaient le réconfort dans la chair de celle qu'il devait peut-être envoyer en prison.

Chaque minute qui passait était une pierre de plus sur l'édifice de leur séparation. Il n'y avait plus de pont, plus de passerelle. Il n'y avait que cette barre de bois, immense et dérisoire, et le silence de mort qui suivait chaque question sans réponse.

Il se rendit compte alors, avec une lucidité cruelle, que le plus dur n'était pas de rendre un verdict. Le plus dur était de continuer à vivre dans un monde où le vrai et le faux s'étaient mélangés jusqu'à devenir une boue grise et indistincte.

— La défense peut faire entrer son prochain témoin, dit-il.

Sa voix était blanche. Atone. Il n'était plus un juge. Il n'était plus un amant. Il était le spectateur impuissant de sa propre déchéance, assis sur un trône de bois, à regarder la

seule femme qu'il ait jamais aimée devenir une étrangère définitive.

La tension dans la salle était telle qu'on aurait pu la couper avec une lame. Éléonore croisa les jambes, le froissement de son collant de soie déchira le silence. Un son infime, presque érotique, qui rappela à Julien tout ce qu'il était en train de perdre.

Le gouffre était complet. Ils étaient ensemble dans la même pièce, respirant le même air vicié, mais ils habitaient désormais des planètes différentes. Et sur la sienne, il faisait un froid polaire.

Il empoigna son stylo plume si fort que le plastique menaça de céder. Il devait tenir. Pour la forme. Pour l'apparence. Parce qu'au bout du compte, dans ce tribunal comme dans la vie, c'était tout ce qu'il restait : le verdict des apparences, pendant que les cœurs, eux, finissaient de se consumer dans l'ombre des dossiers classés.

Le marteau restait posé, lourd, sur son socle de cuir. Julien savait que lorsqu'il le lèverait pour clore la séance, ce ne serait pas seulement un procès qu'il terminerait. Ce serait l'exécution sommaire de tout ce qu'il avait été.

Il fixa le fond de la salle, là où l'obscurité commençait à gagner. Le silence d'Éléonore était un mur. Et il s'y brisait méthodiquement, seconde après seconde, sous le regard indifférent des jurés qui attendaient qu'on leur dise quoi penser, quoi juger, qui condamner.

Il n'y avait plus de justice. Il n'y avait que la distance. Infranchissable. Absolue. Le gouffre les avait avalés tous les deux, et personne ne viendrait les repêcher.

# Chapitre 13

## Le Sacrifice

L'air de la salle d'audience avait ce goût métallique d'orage imminent, un mélange de poussière de vieux dossiers et de sueur froide. Julien sentit l'étoffe de sa robe de procureur peser sur ses épaules comme une armure de plomb. Trop lourde. Trop rigide. Elle ne le protégeait plus ; elle l'étouffait.

Il fixa la petite cicatrice au coin de la lèvre d'Éléonore, là-bas, au troisième rang. Elle ne bougeait pas. Elle était une statue de marbre dans un océan de murmures. Il connaissait l'odeur de sa peau à cet endroit précis : un parfum de jasmin et de fatigue. Aujourd'hui, elle sentait la trahison. Et c'était lui qui tenait le couteau.

— Monsieur le Procureur ? La cour attend vos réquisitions finales.

La voix du président, le juge Marchand, était une lame sèche. Marchand aimait l'ordre. Il aimait que les têtes tombent quand le dossier était bien ficelé. Et ce dossier était un chef-d'œuvre de taxidermie : tout y était mort, empaillé, classé. Sauf que Julien savait que le cœur battait encore, quelque part, sous les mensonges.

Julien se leva. Le cuir du fauteuil grinça, un cri de protestation dans le silence cathédral. Il ne regarda pas ses notes. Il ne regarda pas le jury, ces douze visages flous qui attendaient qu'il serve la vérité sur un plateau d'argent, même si cette vérité était empoisonnée.

— Je ne vais pas requérir la peine maximale, commença-t-il. Sa voix était basse, un timbre de violoncelle qui vibrait dans la cage thoracique des premiers rangs.

Un frisson parcourut l'assistance. Son adjoint, assis à sa droite, lui jeta un regard horrifié, le genre de regard qu'on réserve aux kamikazes.

— Monsieur le Procureur, prévint Marchand, vos conclusions écrites allaient dans un tout autre sens.

— Les écrits sont des linceuls, Monsieur le Président. Je préfère la lumière des faits. Même ceux qu'on a tenté de plonger dans l'acide.

Il se tourna vers le témoin à la barre, le commissaire Vasseur. Un homme solide, au costume trop serré, dont l'haleine de tabac froid flottait jusqu'au pupitre. Vasseur était l'architecte du mensonge. Celui qui avait protégé le véritable coupable pour sauvegarder la « réputation de l'institution ».

Julien s'approcha de lui. Il sentit la chaleur des projecteurs sur sa nuque. Il jouait sa carrière, son nom, son héritage. S'il ratait son coup, demain, il ne serait plus qu'un paria, un avocat radié dont on rayerait le nom des annuaires mondains.

— Commissaire, dites-moi... le soir du 14, il pleuvait, n'est-ce pas ?

— Quel rapport avec... ?

— Répondez. Une pluie fine, persistante. Celle qui s'insinue sous les cols et qui brouille les optiques des caméras de surveillance. C'est pour cela que la vidéo du parking de la préfecture a été jugée « inexploitable », n'est-ce pas ?

Vasseur se raidit. Ses yeux devinrent deux fentes de glace.

— C'est ce que dit le rapport technique.

Julien sortit une clé USB de sa poche. Elle brillait sous les néons comme un petit bijou technologique. Le cœur de Julien tambourinait contre ses côtes, un rythme

sauvage, animal.

— J'ai fait retraiter les images par une boîte privée. À mes frais. Sur mon temps libre. Ce n'est pas très protocolaire, je l'admets.

— C'est une faute grave, gronda Marchand.

— C'est une quête de vérité, rétorqua Julien, le regard désormais ancré dans celui d'Éléonore.

Pour la première fois, elle cilla. Ses mains, jointes sur ses genoux, se serrèrent à en blanchir les jointures. Elle comprenait. Il était en train de se saborder pour elle. Pour lui rendre cette part d'ombre qu'on lui avait volée.

— Sur cette vidéo, poursuivit Julien, on voit une silhouette. Elle ne ressemble pas à l'accusé. Elle porte une chevalière à la main gauche. Une chevalière avec un blason que je reconnais très bien. C'est celui de votre gendre, Monsieur le Commissaire.

Le silence qui suivit fut absolu. Un silence de fin du monde. On aurait pu entendre une poussière se poser sur le parquet.

Vasseur devint livide. La sueur perla sur son front, traçant des sillons sales.

— C'est une mise en scène... Vous délirez, Julien. Vous allez tout perdre.

— J'ai déjà tout perdu au moment où j'ai accepté de me taire pour plaire à des hommes comme vous, cracha Julien.

Il fit quelques pas vers le centre de la pièce. Il se sentait étrangement léger. Le poids de la robe n'était plus là. Il l'avait symboliquement déchirée. Il était à nu devant le monde, exposé, vulnérable, mais enfin souverain.

— Monsieur le Président, je dépose cette pièce. Elle prouve que l'accusation que j'ai portée jusqu'ici est une mascarade orchestrée par la police elle-même. Je demande l'annulation de la procédure et l'ouverture d'une enquête contre le commissaire Vasseur pour subornation de témoin et faux en écriture publique.

Le tumulte éclata. Un chaos de voix, de flashes de journalistes, de cris. Marchand frappait avec son marteau, mais le son était dérisoire face à la déflagration que Julien venait de provoquer.

Au milieu de la tempête, Julien ne voyait qu'elle. Éléonore s'était levée. Elle s'approcha de la barrière de bois qui les séparait. La distance entre eux, ce gouffre infranchissable qu'il ressentait quelques minutes plus tôt, semblait soudain se réduire à un simple fil de soie.

Elle posa sa main sur le rebord verni. Julien s'approcha, au mépris de toutes les règles de séance. Il sentit la chaleur de ses doigts avant même de les effleurer.

— Pourquoi ? murmura-t-elle. Sa voix était un souffle, brisée par une émotion qu'elle ne pouvait plus contenir. Tu sais ce qu'ils vont te faire. Ils vont te broyer.

Julien sourit. Un sourire triste, mais d'une pureté absolue. Il effleura le dos de sa main. Sa peau était douce, un contraste violent avec la brutalité de ce qui allait suivre.

— Les apparences sont sauvées, Éléonore, dit-il avec une ironie douce. Je suis le traître à la cause. Le procureur déchu. Le scandale de l'année. C'est un verdict qui me va très bien. Tant que tu sais que je ne t'ai jamais lâchée.

— Julien...

— Ne dis rien. Pars d'ici. Le cirque va commencer, et je ne veux pas que tu sois dans l'arène quand les fauves sortiront.

Il sentit l'odeur de son shampoing, une note de verveine, une dernière bouffée d'humanité avant le lynchage médiatique. Il vit une larme perler au coin de son œil, une perle de cristal qui valait toutes les carrières du monde.

— Sortez, Monsieur le Procureur ! ordonna Marchand, dont le visage était passé du rouge au cramoisi. La sécurité, escortez Maître Julien hors de cette salle !

Deux agents s'approchèrent. Julien ne résista pas. Il laissa ses bras être saisis, mais il garda la tête haute. En traversant la salle, il croisa les regards de ses pairs : mépris, peur, incompréhension. Il s'en moquait.

Il passa devant le miroir de l'entrée, celui où il ajustait toujours son rabat avant d'entrer en scène. Il n'y vit plus le représentant de la loi, le brillant serviteur de l'État. Il y vit un homme. Un homme seul, ruiné, dont le nom serait traîné dans la boue dès l'édition du soir, mais dont le cœur, pour la première fois depuis des années, ne brûlait plus dans l'ombre des dossiers classés.

Il avait payé le prix. Le sacrifice était total.

Mais alors que les portes de la salle se refermaient derrière lui dans un claquement sourd, il respira enfin. L'air du couloir était frais. Il sentait la liberté.

Dehors, la pluie s'était arrêtée. Mais dans le tribunal, le déluge ne faisait que commencer. Julien marcha vers la sortie, sa robe noire flottant derrière lui comme les ailes d'un oiseau de mauvais augure, ou peut-être, enfin, celles d'un homme qui venait de s'envoler.

# Chapitre 14

## Le Verdict des Cœurs

Le silence qui suivit le claquement des portes n'était pas un vide, c'était une décompression. Dans le couloir désert du Palais de Justice, l'air semblait plus dense, chargé de l'ozone des tempêtes qui éclatent enfin. Julien s'arrêta net. Ses doigts, encore tremblants d'avoir lâché les preuves qui venaient de dynamiter sa carrière, défirent son rabat d'un geste sec. Le tissu blanc tomba au sol comme une plume de cygne mort.

Il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que derrière ces doubles portes en chêne, le chaos régnait. Les murmures indignés des juges, le fracas des flashes des journalistes, le cri étouffé du procureur général... Tout cela n'était plus qu'un bruit de fond, un acouphène lointain.

Puis, le son.

Un martèlement rapide, saccadé. Des talons sur le marbre froid.

Il ne bougea pas. Il connaissait ce rythme. Il connaissait cette urgence. L'odeur de la pluie sur le bitume chaud s'engouffra par une fenêtre ouverte, mêlée à une fragrance plus intime, plus troublante : un mélange de tubéreuse et d'adrénaline. Clara.

Elle apparut à l'angle du couloir, essoufflée, sa robe de soie pâle froissée par des heures d'audience, ses cheveux sombres s'échappant de son chignon impeccable. Elle s'arrêta à trois mètres de lui. L'innocence ne ressemble pas à ce qu'on croit. Ce n'est pas une lumière blanche ; c'est une mise à nu brutale.

— Tu l’as fait, murmura-t-elle. Sa voix était éraillée, une corde de violoncelle trop tendue qui finit par vibrer.

Julien tourna la tête vers elle. Ses yeux brûlaient. L’épuisement luttait avec une euphorie sauvage qu’il n’avait jamais osé ressentir.

— Je n’ai pas fait ça pour la justice, Clara. La justice est une aveugle qui trébuche dans ses propres draps.

Il fit un pas vers elle. Un seul, mais il sembla franchir un gouffre.

— J’ai fait ça parce que je ne pouvais plus respirer dans un monde où tu étais coupable, ajouta-t-il, sa voix descendant d’un octave.

Le regard de Clara descendit sur les mains de Julien, puis remonta vers son visage, scrutant chaque ride de fatigue, chaque trace de la défaite sociale qu’il venait d’embrasser. Elle franchit la distance qui les séparait. Le contact fut électrique. Elle ne le prit pas dans ses bras ; elle empoigna les revers de sa robe noire, comme pour s’ancrer, comme pour s’assurer qu’il était bien réel, qu’il n’était pas une autre illusion d’optique de ce procès truqué.

— Tu as tout perdu, dit-elle, les yeux embués mais le regard d’acier. Ta réputation, ton siège, ton avenir. Ils vont te broyer.

Julien laissa échapper un rire bref, sans joie mais plein de liberté. Il posa ses mains sur les siennes, écrasant les doigts de la jeune femme contre sa propre poitrine. Sous le tissu de sa chemise, son cœur battait comme un animal en cage qui vient de voir la porte s’ouvrir.

— Regarde-moi, Clara. Est-ce que j’ai l’air d’un homme qui a perdu ?

Elle le regarda vraiment. Elle vit l'éclat sombre dans ses pupilles, cette faim de vérité qui avait fini par dévorer les apparences. Elle sentit la chaleur de sa peau à travers les gants fins qu'elle portait encore. L'air entre eux était devenu irrespirable, saturé d'une tension accumulée pendant des mois de audiences glaciales et de regards volés au-dessus des dossiers criminels.

— On ne peut pas rester ici, souffla-t-elle. Les vautours arrivent.

— Qu'ils viennent. Ils ne trouveront que des cendres.

D'un mouvement brusque, il l'attira contre lui. Ce n'était pas un embrassement de cinéma, c'était un choc de survivants. Son nez s'enfouit dans le creux de son cou, là où battait son pouls, rapide et erratique. Il respira l'odeur de sa peau, le sel de ses larmes, le parfum de sa liberté retrouvée. C'était enivrant, bien plus que n'importe quel verdict de la Cour d'Assises.

Clara recula légèrement, ses mains remontant vers son cou, effleurant la peau nue là où le col de sa robe de procureur l'avait irrité.

— Et maintenant ? demanda-t-elle, un sourire piquant au coin des lèvres, celui qu'elle affichait quand elle défiait les juges. On part en exil ? On devient des parias magnifiques ?

— Maintenant, on va là où les lois ne s'appliquent pas, répondit Julien.

Il attrapa sa main, entrelaçant leurs doigts. La sensation était neuve, presque interdite. Pendant des mois, ils avaient été les deux pôles opposés d'un aimant, condamnés à ne jamais se toucher sous peine de tout détruire. Maintenant que tout était détruit, il n'y avait plus rien pour les empêcher de fusionner.

Ils marchèrent vers la sortie monumentale du Palais. À mesure qu'ils approchaient de

la lumière du jour, le bruit de la ville se faisait plus présent, plus vivant. Julien sentait le regard de Clara sur lui, une caresse constante.

— Julien ?

Il s'arrêta sur le perron, sous les colonnes de pierre grise qui semblaient soudain bien dérisoires face à l'immensité du ciel.

— Tu sais que ce n'est pas fini ? dit-elle, un frisson la parcourant malgré la douceur de l'air. Le monde ne nous pardonnera pas d'avoir eu raison contre lui.

Julien se tourna vers elle. Il passa son pouce sur sa lèvre inférieure, un geste d'une intimité dévastatrice qui fit flancher les genoux de Clara.

— Le verdict est tombé, Clara. Et pour la première fois de ma vie, je n'ai pas besoin de l'avis du jury. Mon cœur est acquitté. Le reste... le reste, c'est de la littérature.

Il se pencha. Le baiser fut comme la preuve finale, celle qu'on ne dépose pas au dossier mais qu'on grave dans la chair. Il avait le goût de la pluie, de la victoire amère et d'un futur incertain, mais brûlant. C'était le verdict des cœurs, et il était sans appel.

Autour d'eux, les journalistes commençaient à dévaler les marches, les caméras se braquaient, les questions fusaient comme des balles de plomb. Mais Julien et Clara ne voyaient plus rien. Ils descendirent les marches, main dans la main, traversant la foule comme si elle n'était faite que de fantômes.

La robe noire de Julien, abandonnée mentalement depuis longtemps, semblait traîner derrière lui comme une mue dont il venait de se débarrasser. Ils montèrent dans une voiture noire qui attendait au bas des marches.

À l'intérieur, le silence revint, mais c'était un silence de velours.

— Où va-t-on ? demanda Clara alors que le véhicule démarrait, s'éloignant du temple des apparences.

Julien ne regarda pas derrière lui. Il posa sa main sur la nuque de Clara, l'attirant doucement vers son épaule.

— Là où on n'a plus besoin de mentir, dit-il simplement.

Le moteur vrombit, effaçant le dernier écho des plaidoiries. Le verdict était rendu. Ils étaient libres. Libres d'être détestés, libres d'être ruinés, mais surtout, enfin, libres de s'aimer sans que le monde n'ait son mot à dire. Dans le rétroviseur, le Palais de Justice s'éloignait, colosse de pierre aux pieds d'argile, laissant place à l'horizon flou et électrique de leur nouvelle vie.

Le déluge continuait peut-être à l'intérieur du tribunal, mais sur le visage de Julien, pour la première fois, il y avait un soleil d'hiver, froid, pur et définitif.

# Chapitre 15

## L'Aube d'une Alliance

### CHAPITRE : L'AUBE D'UNE ALLIANCE

La voiture glissait sur le bitume luisant de Paris comme un scalpel dans une plaie ouverte. À l'intérieur de l'habitacle, l'air était saturé de l'odeur du cuir neuf et d'un parfum plus entêtant encore : celui de la fin d'un monde. Clara sentait la chaleur de la main de Julien sur sa nuque, un point d'ancrage brûlant dans un océan d'incertitudes. Ses doigts à lui, légèrement calleux, ne tremblaient pas. Ils possédaient cette assurance tranquille de ceux qui ont tout perdu et qui, de ce fait, n'ont plus rien à craindre.

Elle ferma les yeux, laissant sa tête reposer contre son épaule. Le tissu de son costume — de la laine froide, coûteuse, vestige d'une vie qu'ils venaient d'incendier à la barre — piquait légèrement sa joue.

— Tu te rends compte de ce qu'on a fait ? murmura-t-elle. Sa voix était un fil de soie cassé.

Julien ne répondit pas immédiatement. Il se contenta de resserrer sa prise, son pouce traçant des cercles lents, presque hypnotiques, à la lisière de ses cheveux. Dans l'obscurité de la banquette arrière, ses yeux sombres fixaient la pluie qui s'écrasait contre les vitres teintées.

— On a cessé de jouer la comédie, Clara. C'est le prix de l'honnêteté. Il se trouve juste que le tarif est prohibitif.

Elle laissa échapper un rire nerveux, un son qui mourut contre le revers de sa veste.  
— Prohibitif ? On est ruinés, Julien. Ta réputation est en lambeaux, la mienne est devenue une blague de fin de soirée dans tous les salons de la rive gauche. On est les parias du siècle.

Il tourna enfin son visage vers elle. À cette distance, elle pouvait voir l'éclat de ses iris, cette lueur sauvage qu'elle avait appris à détester avant d'apprendre à en mourir d'envie.

— Les parias sont les seules personnes qui dorment bien la nuit, rétorqua-t-il avec ce ton piquant, cette arrogance qu'il portait comme une armure. Regarde-moi.

Elle s'exécuta. Elle y fut forcée par l'intensité de son regard.

— Est-ce que tu as déjà eu moins peur qu'en cet instant ? demanda-t-il.

Clara chercha la réponse dans le vide de son estomac, là où, d'habitude, siégeait une boule d'angoisse permanente, le besoin viscéral de plaire, de paraître, de gagner. La boule avait disparu. À sa place, il n'y avait qu'un grand silence blanc. Et lui.

— Non, admit-elle dans un souffle.

La voiture ralentit et s'immobilisa devant un immeuble de briques sombres, loin de l'éclat de leurs anciennes adresses. C'était un quartier de ferrailleurs et d'artistes fauchés, là où la poussière remplaçait le vernis.

\*\*\*

L'appartement était vaste, vide, et sentait la cire d'abeille et le vieux bois. Pas de meubles de designer, pas de tableaux de maître pour prouver leur valeur au monde. Juste l'essentiel. Julien jeta ses clés sur une console en métal. Le tintement résonna

dans le silence, brutal, définitif.

Clara resta près de la porte, encore enveloppée dans son manteau de cachemire. Elle se sentait soudainement trop propre, trop apprêtée pour ce décor brut. Julien se débarrassa de sa veste de costume, ouvrit les premiers boutons de sa chemise et se tourna vers elle. La tension, cette électricité qui les avait poussés à s'entre-déchirer pendant des mois devant les tribunaux, n'avait pas disparu. Elle avait simplement changé de polarité.

— On fait quoi, maintenant ? demanda-t-elle, les bras croisés sur sa poitrine.

Il s'approcha d'elle, lentement, comme on approche une bête blessée qui peut encore mordre.

— On apprend.

— À quoi ?

— À être nous. Sans les avocats. Sans les masques. Sans la haine de façade qui nous servait de bouclier.

Il était maintenant si proche qu'elle pouvait sentir la chaleur émanant de son corps, un mélange d'adrénaline et de musc. Il leva la main, hésita un instant, puis effleura sa joue du bout des doigts. Le contact déclencha un frisson qui courut le long de la colonne vertébrale de Clara. Elle détestait la façon dont il lisait en elle, mais elle aimait encore plus la façon dont il l'acceptait.

— Tu m'as détestée de toutes tes forces, Julien. Tu as essayé de me briser.

— Et tu as failli réussir à m'enterrer, répliqua-t-il avec un demi-sourire prédateur. C'est sans doute pour ça que tu es la seule femme que je puisse supporter. Tu es la seule à avoir vu le monstre et à ne pas avoir baissé les yeux.

Il posa ses deux mains sur ses épaules et la fit pivoter pour qu'elle se voie dans le grand miroir piqué de gris posé contre le mur.

— Regarde, dit-il, sa voix descendant d'un octave, vibrant tout contre son oreille.

Clara vit deux silhouettes fatiguées, les vêtements froissés, les visages marqués par des semaines de combat. Elle vit la haine qui s'était transformée en une loyauté farouche. Elle vit les décombres de leurs vies derrière eux, et la page blanche devant.

— C'est nous, Clara. Pas les "époux idéaux" de la presse people. Pas les "adversaires impitoyables" du barreau. Juste deux personnes qui ont tout brûlé pour pouvoir enfin se toucher sans se brûler.

Clara se retourna dans ses bras, ses mains agrippant ses poignets. L'urgence monta soudainement, une faim née de trop de privations et de trop de mensonges. Elle n'avait plus envie de parler de ruines. Elle voulait sentir les fondations.

— Embrasse-moi, ordonna-t-elle, la voix vibrante de ce mélange de défi et d'abandon.

Julien ne se fit pas prier. Le baiser fut un choc frontal, une collision de dents et de lèvres, un mélange de goût de café froid et d'une passion longtemps réprimée. Il y avait dans ce geste toute la violence de leur passé et toute la promesse de leur futur. C'était une réconciliation totale, un traité de paix signé avec la peau.

Il la souleva, et elle entoura sa taille de ses jambes, son manteau glissant sur le sol comme une mue inutile. Il l'emmena vers la seule pièce meublée, où un matelas posé à même le sol les attendait.

Plus tard, dans la pénombre striée par la lumière des lampadaires extérieurs, ils

restèrent allongés l'un contre l'autre. Le silence n'était plus lourd ; il était plein.

— On va avoir besoin d'un plan, murmura Clara, sa main traçant les contours du tatouage qu'il cachait toujours sous sa manche de chemise.

Julien laissa échapper un rire sourd, sa poitrine vibrant contre son dos.

— Un plan ? Pour quoi faire ? On n'a plus d'argent, plus d'amis influents, et la moitié de la ville veut nous voir pendus.

— Précisément, dit-elle en se redressant sur un coude, une lueur malicieuse revenant dans ses yeux. Ils pensent qu'on est finis. Ils pensent que sans nos privilèges, on n'est rien.

Julien se tourna vers elle, captivé par cette résilience qu'il aimait tant.

— Et qu'est-ce qu'on est, selon toi ?

Clara sourit, un sourire vrai, sans la moindre trace de politesse mondaine. Elle se pencha et déposa un baiser léger, presque chaste, sur son front.

— On est le cauchemar qu'ils n'ont pas vu venir, Julien. On est une alliance née du chaos. Et crois-moi, le chaos est bien plus solide que le marbre du Palais de Justice.

Il attrapa sa main et entrelaca leurs doigts, serrant si fort que c'en était presque douloureux. Mais c'était une douleur délicieuse, une preuve de vie.

— À notre nouvelle vie, alors, dit-il.

— À nos ruines, corrigea-t-elle.

Dehors, la pluie s'était arrêtée. À travers la fenêtre sans rideaux, l'aube commençait à teinter le ciel d'un gris perle, froid mais pur. Le monde des apparences s'était écroulé,

laissant place à une vérité nue et brutale. Ils étaient seuls, ils étaient pauvres, ils étaient détestés. Mais pour la première fois, alors que Julien l'attirait contre lui pour une nouvelle étreinte, Clara se sentit invincible.

L'alliance était scellée. Non pas par un contrat ou un serment devant Dieu, mais par le verdict de leurs propres désirs, enfin rendus libres. Le soleil d'hiver se levait sur Paris, et sur les décombres de leur haine, ils commençaient déjà à bâtir quelque chose que personne ne pourrait jamais leur reprendre : la vérité d'être soi, ensemble.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Verdict des Apparences"*

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)